
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

CATILINA

ET

LA COMMUNE

AU PROFIT DE L'ŒUVRE PATRIOTIQUE DES FEMMES DE FRANCE
(Deux Francs)

CATILINA

ET

LA COMMUNE

(Rome 63 av. J. C., Paris 1871 ap. J. C.)

COMMENTAIRES HISTORIQUES, POLITIQUES, PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, ETC., ETC.

D'APRÈS LES SOMMAIRES DE SALLUSTE

(LA CONTRE-INTERNATIONALE)

PAR

L'ABBÉ P. HUOT
Du clergé de Paris, Chanoine honoraire, etc., etc.

Sceleris atque periculi novitate
Tout y fut inouï : le crime et le danger.
(SALLUSTE, *Conjuration de Catilina.*)

PARIS
AUX BUREAUX DE LA FRANCE NOUVELLE
Rue Taitbout, 24.
AU SIÈGE SOCIAL DE LA CONTRE-INTERNATIONALE, RUE DU HELDER, 13
Au Comité de l'Œuvre des Femmes de France, rue Scribe.
ET CHEZ L'AUTEUR, BOULEVARD MAZAS, 82

1872

INTRODUCTION

Il est difficile aujourd'hui pour nos contemporains de rafraîchir ou de compléter leur savoir historique au milieu des âpres exigences qui composent la vie du plus grand nombre. On ne peut arriver à ce complément du savoir qu'en disputant chaque jour quelque quart d'heure à ses occupations pour saisir un bon livre et se nourrir de sa lecture. Les bons livres seuls éclairent, nourrissent et fortifient; les mauvais livres me font l'effet de la poudre : ils brûlent, noircissent et déchirent le cœur.

Puisqu'il va s'agir ici des pages d'un historien de l'ancienne Rome s'indignant contre les fauteurs odieux d'une guerre civile, et leur chef plus odieux encore, puis-je lui décerner cette louange que ses pages historiques sont bonnes? Oui, certes! et en tenant compte de l'époque et du milieu irréligieux où elles ont été écrites, je puis nommer leur auteur : un grand écrivain qui a dû regarder l'histoire du même regard que nos historiens et nos annalistes d'aujourd'hui; c'est-à-dire comme un miroir vivant où se peignent les œuvres de Dieu dans le genre humain, et où les œuvres de l'homme se meuvent dans le domaine de la liberté.

Depuis le jour mémorable où notre armée toujours vaillante et invaincue quand elle est commandée par des chefs dignes d'elle par leur bravoure militaire et leur foi patriotique et religieuse : depuis le jour dis-je où notre armée a délivré Paris et la France de la Commune, cette émeutière des égouts, cette orgie immonde, de fureur, de sang, de pétrole incendiaire et de boue, j'ai disputé chaque jour quelque quart d'heure à mes occupations pour étudier Salluste dans une de ses œuvres : *L'histoire de la conjuration de Catilina.* Au début de cette étude, qui me ramenait en foule bruyante les souvenirs du collége et les savantes leçons de mes maîtres, je n'avais en vue que l'essai d'une nouvelle traduction que je voulais enrichir de notes classiques (1); je voulais de plus accorder à Salluste mon héros, l'honneur d'une esquisse biographique en y relatant les jugements portés par la critique littéraire ancienne et moderne sur le caractère intrinsèque et la valeur extrinsèque de ses œuvres. Mais à mesure que j'avançais dans mon travail, j'étais comme sollicité et entraîné à établir un rapprochement entre l'époque tourmentée de la conjuration de Catilina à Rome, et l'époque plus tourmentée encore de la conjuration de la Commune à Paris. J'établissais un parallèle entre Catilina, ses amis, ses affidés, ses émeutiers, ses meurtriers, ses incendiaires, et la Commune, ses amis, ses affidés, ses émeutiers, ses pétroleuses, ses fuséens et ses bandits. Ces deux conjurations me semblaient poursuivre le même but : la ruine de la République et le déchirement de la patrie. Elles se mouvaient dans le même cercle de haine, de passions et de ruines. Elles faisaient appel aux mêmes foules, leur donnant comme

(1) Les cours publics pour l'agrégation d'histoire pendant l'année scolaire (1871-1872) seront consacrés à l'étude de la période des guerres civiles de Rome, et principalement au commentaire de *Catilina*, de Salluste. L'éminent professeur de ces cours d'histoire ancienne est M. Rosseuw Saint-Hilaire. Son digne suppléant est M. Goffroy.

mot d'ordre : le pillage, le meurtre et l'incendie. Je les vis toutes deux donnant le même spectacle au monde épouvanté, se vautrant de la même sorte dans les mêmes infamies, s'abrutissant dans une même ivresse, se déchirant elles-mêmes dans une même rage et hurlant les mêmes cris d'un triomphe passager. Seule, la Commune (supérieure en cela à sa devancière), a dansé une ronde infernale devant le tombeau qu'elle se creusait à elle-même, et elle s'y est engouffrée comme un tourbillon fangeux, amalgamé par un vent de tempête politique.

A Rome, Catilina avait armé ses conjurés, les uns de poignards et de couteaux pour tuer les consuls, les magistrats et les patriciens, les autres, de torches pour incendier les monuments de la grande ville. A Paris, la Commune avait armé ses conjurés les uns de fusils et de révolvers pour égorger et massacrer les otages des prisons, les autres d'éponges imbibées de pétrole pour brûler les édifices et les palais, la gloire de la grande cité. Rome fut délivrée de Catilina et de ses bandes par l'armée de Metellus-Celer. Paris fut délivré de la Commune et de ses brigands par l'armée du brave Mac-Mahon.

Cicéron, à la fin de son consulat se rendit ce témoignage mérité : j'ai sauvé la république ! M. Thiers chef du pouvoir exécutif et président de la République peut se rendre le même témoignage : j'ai sauvé la France ! A Rome, le salut semblait si incertain que le sauveur se voyait déjà attaqué pour l'immense service qu'il avait rendu en ruinant la conjuration de Catilina ; mais il est vrai d'ajouter que Catulus et Caton le proclamèrent père de la patrie. L'homme éminent qui a préparé et consommé la ruine de la Commune, se voit encore insulté par un groupe d'hommes, s'affirmant républicains ; mais il est vrai d'ajouter que ces insulteurs forment la voix dis-

cordante dans l'harmonie des voix de l'Assemblée Nationale, proclamant M. Thiers père de la patrie (1).

Je ne pourrais dans une préface, continuer ce parallèle que dans ses lignes les plus accentuées, dans ses personnages les plus connus, et ses faits les plus en relief. Je l'ai poursuivi dans le cours de mon travail, d'une façon plus tenace, presque pas à pas, et paragraphe par paragraphe. J'ai interrogé chaque page de l'histoire de la conjuration de Catilina à Rome, et la Commune s'est chargée de répondre à chacune de ces pages par sa propre histoire à Paris. Salluste n'ayant écrit l'histoire de la conjuration, que dans ses faits importants, en y mêlant comme hors-d'œuvre ses impressions de moraliste et de philosophe sur le passé historique de Rome : je n'ai fait que le suivre même dans ses écarts, et aux faits principaux composant le récit de l'émeute communarde, j'ai mêlé mes impressions morales et mes vues rétrospectives sur le passé historique de notre France. J'ai étudié la Commune, comme Salluste a étudié Catilina avec ce laisser-aller fantaisiste qui dans une multitude de faits, (j'allais dire une cohue), choisit ceux qui lui plaisent, soit pour les narrer très-fidèlement, soit pour y trouver matière à des réflexions qui sont du domaine de l'histoire puisqu'elles appartiennent à sa philosophie. Les commentaires que je livre aux lecteurs intelligents seront donc appréciés par eux comme une suite de récits fragmentés et d'impressions diverses sur l'histoire de la Commune. Ils y trouveront consignés certains détails dont la signification n'est point à dédaigner et qui, mieux que des faits plus connus, éclaireront peut-être la marche des historiens futurs de la révolution du 18 mars.

Rien n'étant plus propre que les comparaisons pour

(1) A ces hommes M. Thiers pourrait répéter ce que disait à Tours M. Grévy à Gambetta : « Avec tout votre talent, vous mourrez dans la peau d'un insurgé. »

former le jugement et le goût, j'ai donc entrepris ce mode comparatif pour intéresser le lecteur.

J'invite surtout la jeunesse de nos écoles françaises à l'étude de l'histoire contemporaine en ramenant l'histoire passée sous son regard, et en cherchant dans la vie d'une génération qui n'est plus, l'éclair qui jaillissant sur l'histoire présente, fait pressentir l'histoire qui vient.

L'avenir a dit le poëte :

« L'avenir n'est à personne,
« L'avenir est à Dieu. »

Voulons-nous cependant lire le sommaire de l'histoire de demain, cherchons dans le passé ses lueurs crépusculaires, ses tendances initiatives : sur les nuages empourprés du soleil à son couchant, nous lisons à l'avance les couleurs de l'aurore, et : « de même que tout être vivant a un père dont il est l'image, tout siècle aussi remonte à un autre siècle qui l'a tiré de ses entrailles et lui a donné pour mission de continuer la sienne (1). Ce n'est point que je veuille donner à la conjuration de Catilina la paternité de la conjuration de la Commune. Cette dernière ne mérite même pas cet honneur et Catilina n'est pas assez vil pour une telle géniture : la Commune est sortie de je ne sais quel cloaque fétide ; elle est peut-être une éruption nouvelle de ce volcan révolutionnaire qui menaçait Rome sous le consulat de Cicéron ; ou plutôt, elle est une scorie enflammée qui, venue d'un vieux cratère béant d'au delà des monts, est tombée en deçà pour mieux incendier et miner, mais aussi pour y être étouffée et écrasée. Elle avait la prétention de rattacher son courant (comme un fleuve à sa source) à la Commune de 93. Mais elle ne s'y rattache que comme une fille sans mœurs, repoussée et répudiée par celle même qui lui prêta son nom. Elle se rattache à la première Commune comme un

(1) Lacordaire. Discours sur la loi de l'histoire.

flot perdu qui rejeté par d'autres flots au-delà des escarpements d'un fleuve roule et s'épand sur un littoral qu'il couvre de son écume pestilentielle. Notre tempérament à nous Français, tel que douze siècles de Providence l'ont trempé, a été assez fort pour rejeter cette peste de la Commune; notre bras a été assez puissant pour souffleter cette mégère doublée d'une harpie. Mais sachons encore nous tenir debout, dans l'attitude du combat : la Commune, comme le serpent de la fable, cherche à réunir ses tronçons sanglants pour se jeter de nouveau sur notre société, nous enlacer dans ses anneaux et nous cracher sa bave.

Custodia? quid de nocte? (1) sentinelles? que voyez-vous dans la nuit? sentinelles françaises placées par la confiance du pays à la garde de nos intérêts, vous que l'on nomme Thiers, Grévy et Mac-Mahon, acclamés comme les plus vigilants, vous les plus honnêtes et les mieux désintéressés, que voyez-vous dans la nuit sombre qui enveloppe notre France en deuil, de sa Lorraine et de son Alsace? Deux bandes de voleurs et d'assassins nous observent d'un œil fauve et jaloux; les bandes allemandes campent encore effrontément aux portes des villes et des villages de nos provinces de l'Est, avec le mode et les usages des Vandales et des brutes des siècles barbares. Les bandes de l'Internationale rôdent aux angles de nos rues et aux détours de nos chemins, pour une nouvelle Commune qu'ils préparent, et raccolent des adeptes dans nos cités ouvrières, parmi les échappés et les libérés des pontons. Ces deux bandes sont sœurs et se tiennent par la main, elles ont toutes deux pour mot de passe et de ralliement, la ruine et le déchirement de notre France aimée. Oh! expulsez au plus vite, je vous en prie, ces gens odieux au delà de nos frontières. La France honnête et religieuse attend de vous la chasse aux

(1) Isaie.

Prussiens et aux Communards, par tous les moyens légaux et justiciers dont vous disposez en souverains (1).

Devant l'imminence d'un grand péril pour le pays, le sénat romain faisait entendre ce cri aux oreilles de ses consuls : *Caveant Consules.* La France jette le même cri à ceux qui président avec honneur à ses grandes destinées; consuls de France, prenez garde! *Caveant Consules!*

L'abbé P. HUOT,

Du clergé de Paris.

Paris, 2 décembre 1871.

(1) « Aujourd'hui que les *Catilina* n'infestent plus que par inter-
« valle cette cité...... Aujourd'hui que d'autres se forment peut-
« être...... Mais qu'il est encore temps de conjurer l'orage......;
« les écrivains patriotes ne devraient point laisser de masque aux
« ambitieux ; ils doivent verser à pleines mains l'infamie sur les
« traîtres...... » (MARAT.)

CATILINA

ET

LA COMMUNE

I

Un chapitre d'Aristote. — Il faut biffer Dieu. — La chasse aux prêtres. — De Moltke. — Dix contre un. — Les forces brutes et les mœurs délicates.

> Tous les hommes doivent rechercher la gloire. Il vaut mieux la demander aux talents de l'esprit qu'aux avantages du corps. (SALLUSTE.)

Tous les hommes doivent rechercher la gloire. Il vaut mieux la demander aux talents de l'esprit qu'aux avantages du corps. Tel est le sommaire de la première page de l'histoire de la conjuration de Catilina. Le fond des idées qui y sont émises est emprunté au premier chapitre de la politique d'Aristote. C'est pour avoir oublié et méconnu ces idées saines du mysticisme païen, que notre société contemporaine est si malade. Que d'hommes aujourd'hui, dans notre France, ne se passionnent plus pour une idée, ne s'enthousiasment plus pour l'honneur ou la gloire. Ils ne savent point tomber sous le reproche adressé autrefois par un grand écrivain

à ses concitoyens, quand il les nommait : « des animaux de gloire et de volupté. »

Rien ne les touche, rien ne les meut, sinon les appâts qui meuvent la brute dans ses lourds appétits. Peu leur importent, la vertu, la religion, le respect d'autrui, le souvenir des ancêtres, les grandeurs de la patrie ; ils passent à côté de toutes ces choses en les insultant. Ils n'aiment que le côté matériel de la vie, et encore le plus grossier, le moins dégagé d'animalité, celui qui apporte les ivresses les plus immondes et les plus basses.

La Commune, a régné en maîtresse dans Paris, portant au front ce caractère avili de la bête livrée à tous ses instincts. Elle n'a eu souci de la divinité que pour en nier l'existence, *biffer son nom* (1) et faire la chasse à ses prêtres, comme on la fait aux bêtes fauves des forêts sauvages, aux reptiles des solitudes des Amériques et des sables de l'Afrique. Avant l'explosion de cette parodie mal faite de 93, quand toutes les forces vives de l'Allemagne étaient ramassées en bataillons de guerre, quand de Moltke, le transfuge danois, s'inspirant de Salluste, prenait pour devise ces mots ; *Priusquam incipias, consulto, et ubi consulueris mature facto opus est* (2), nos gouvernants n'organisaient que la désorganisation de l'assentiment tacite de toute la France abusée et trompée par les clameurs des impies et des humanitaires, et n'élevaient point nos institutions militaires à la hauteur de nos traditions historiques, se contentant d'une armée dont le chiffre n'était point capable de faire peur à un ennemi qui ne veut se mesurer qu'en opposant dix soldats contre un des nôtres. L'adage : *Si vis pacem para bellum* était oublié, et inactifs devant les travaux de guerre de l'Allemagne, nous ne tentions aucune réforme ni dans les choses matérielles, ni dans le domaine des mœurs pu-

(1) *Il faut biffer Dieu*, disait un des coryphées de la Commune.

(2) Premier paragraphe de la *Conjuration de Catilina*. (Collection Panckouke.)

bliques et privées. Dans de telles conditions d'indolence nous ne devions recueillir aux jours des combats que ruines et désastres, l'effarement devint général en face des envahisseurs, et nos gloires nationales subirent un échec presque irréparable, si nous ne savons point revenir aux choses saines, et aux mâles résolutions des vertus civiques et religieuses : les forces brutes, les mœurs basses, arrivent un jour à désagréger une masse politique, un corps de nation, quand elles ne sont point combattues par les forces de l'esprit, par les mœurs délicates que donnent la religion et le vrai patriotisme.

II

Les Franks par Châteaubriand. — Un chant de guerre. — Un bruit de ferraille.

> (Dans le gouvernement des empires, dans la guerre, dans tous les arts, les talents de l'esprit donnent la supériorité. Il n'y a de vie digne de ce nom que celle qui est consacrée à des actions d'éclat ou à la culture des arts.)

Dès l'origine de la royauté franque (car c'est le premier nom donné à la souveraineté politique sur le sol français), nos rois guerriers, toujours armés pour le hasard des batailles, s'inspiraient tantôt des forces du corps, tantôt des forces de l'esprit, pour amener la victoire sous leurs drapeaux. Soldats couronnés par l'élection d'autres soldats leurs compagnons, ils n'apparaissent au seuil de notre histoire que parés de la dépouille

des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers. « Ils campent, eux et leurs légions, dans une enceinte retranchée avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs; ils disposent leurs bataillons en triangle, où l'on ne distingue qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes, et des corps demi nus (1). » Ils éveillent autour d'eux l'enthousiasme, ils font appel à leurs guerriers, non pas seulement en entrechoquant des armes et en brandissant des haches, mais en plaçant sur leurs lèvres des cris dont l'écho se traduit par ces mots : Dieu, patrie, vertu, gloire, immortalité. Le chant de guerre des Franks est bien le résumé de cette double inspiration de nos rois électrisant leur peuple tout à la fois par le cliquetis du fer, par l'éclat des armes, par le cliquetis des idées, et par l'éclat des choses de l'esprit.

Ecoutez ce chant sans éprouver le frisson qui court dans les veines et atteint jusqu'aux régions de l'âme, je vous en défie :

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers, et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie. Les vierges ont pleuré longtemps.

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles; tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur les cœurs de nos fils. Pharamond! le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir. »

(1) Châteaubriand.

Ainsi chantaient (a dit Châteaubriand) quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer (1).

Ainsi ne chantaient pas les quarante mille barbares de la Commune. Ils hurlaient dès leurs premiers jours de leur émeute populaire *la chanson de la Marseillaise* (2), puis des refrains d'orgie et de débauche. Forts de tout le matériel de guerre accumulé à Paris pendant le siége, ils le roulaient sans cesse sur les pavés des rues, agitaient au vent leurs plumes et leurs panaches et faisaient miroiter au soleil de mai l'or de leurs épaulettes et l'acier de leurs épées vierges du sang allemand. Ce n'était point le bruit du fer, capable de soulever des masses pour les jeter ensuite frémissantes au-delà des remparts, c'était un bruit de ferraille. Rien ne sortait des lèvres et du cœur des hommes de la Commune pour atteindre les âmes honnêtes et policées. Rien de noble dans leur physionomie; ils étaient tous ou presque tous des personnages tarés, traînant leurs corps comme un instrument au service de leurs débauches, et leur âme comme le boulet attaché aux pieds du forçat. Aussi l'histoire ne parlera d'eux que pour les vouer à l'infamie, elle n'enregistrera la date de leur naissance et de leur mort que pour y attacher une parole de juste mépris.

(1) *Les Martyrs*. Livre VI. — Voir aussi la préface d'Augustin Thierry pour ses : *Récits des temps mérovingiens*.

(2) Cette basse expression est de Victor Hugo, qui l'a commise dans sa lettre au *Nouveau Rappel* : « *La Marseillaise* qui est aussi sa chanson (de la France) est aussi son épée. »

On a vu, hélas! ce qu'elle a valu comme épée dans la dernière campagne.

III

Ne lésinez pas. — Date manibus lilia plenis.

> (S'il est beau de servir avec honneur la patrie, il est méritoire aussi de raconter les actions des grands hommes; le rôle de l'historien est important et difficile. Salluste a commencé, lui aussi, par se livrer aux affaires publiques.)

L'historien futur de la Commune de Paris ne se heurtera point aux difficultés qui arrêtent d'ordinaire les écrivains chargés de narrer les hauts faits des hommes illustres. Sans être taxé de malveillance et de partialité, il pourra à son aise fustiger son héroïne et rester toujours en deçà du vrai. Il aura peu occasion d'admirer. Sobre de louanges, s'il tresse des couronnes, il ne lui sera permis de les déposer que sur les tombeaux des soldats, des otages et des victimes massacrés. — Il ne lésinera pas en louanges pour les martyrs : *date manibus, date lilia plenis.*

IV

L'histoire future de la Commune. — Carptim. — Le soufflet à la Juvénal. — Une meute de cannibales.

(Détourné de la vie politique par les malheurs du temps et par les obstacles qu'il rencontra, il a résolu de consacrer ses loisirs à raconter les épisodes les plus remarquables de l'histoire du peuple romain. Il commence par la conjuration de Catilina.)

L'histoire de la Commune doit être une histoire épisodique. L'écrivain qui saisira la plume pour relater les faits de cette fatale insurrection, ne se laissera pas entraîner dans un récit de détails minutieux. Nouveau Salluste, il ne livrera l'histoire de la Commune que par morceaux détachés, par fragments épisodiques. Il traitera cette conjuration comme un des attentats les plus inouïs et par la nouveauté du crime et par la grandeur du péril où il jeta les destinées du pays.

Il devra jeter des lumières sur les profondeurs du gouffre et des abîmes révolutionnaires. Il devra frapper d'un soufflet plus énergique encore que le soufflet des satires de Juvénal, la scélératesse des fauteurs d'émeute et de guerre civile. Il appellera enfin la reconnaissance et la louange sur les soldats de l'armée de l'ordre, sur les consuls de France, messagers de la Providence de Dieu et envoyés par elle pour rompre la gorge à une meute folle de sauvages et de cannibales (1).

(1) Les déportés dans la Nouvelle-Calédonie pourront facilement s'apprivoiser avec les mœurs cannibales des indigènes. Leurs massacres et leurs tueries à la place Vendôme, à la Roquette et à la rue

V

La Commune dépravée. — Ses courtisans. — Flourens-le-Téméraire et Jules Janin. — Noblesse et Bourgeoisie. — Deux amours maisains.

(Caractère de Catilina; ses projets favorisés par la corruption publique.)

La Commune, fille dépravée d'une illustre cité, ne sut point lui emprunter sa noblesse et sa force généreuse. Elle naquit méchante et malsaine. Ses courtisans, à son berceau, se révélèrent comme Catilina, par des attraits prononcés pour le meurtre, le vol et la discorde civile. Le plus grand nombre d'entre eux était incapable d'affronter la faim, la fatigue et les veilles pour faire triompher leur cause. J'en excepte un seul : Flourens-le-Téméraire : homme hardi audacieux, souple, capable de tout feindre, prodigue de son bien, emporté dans ses

Haxo, ne sont pas au-dessous des scènes d'horreurs dont M. Garnier nous donne les détails dans ses *Impressions de voyage*. Je lui emprunte ces quelques lignes. Un grand chef et ses compagnons sont en train de se distraire dans un repas antropophagique :

« Un point surtout attirait toute mon attention, dit M. Garnier. En face de moi, et bien éclairé par la lueur du foyer, se trouvait le vieux chef à longue barbe blanche, à la poitrine ridée, aux bras étiques. Il ne paraissait pas jouir de l'appétit formidable de ses jeunes compagnons; aussi, au lieu d'un fémur, il se contentait de grignoter une tête. Celle-ci était entière..... On avait eu cependant le soin de brûler les cheveux. Le vieux démon, s'acharnant sur ce visage, en avait enlevé toutes les parties charnues : le nez, les joues. Restaient les yeux qui, à demi-ouverts, semblaient encore voir ; le vieux chef prit un bout de bois pointu et l'enfonça successivement dans les deux prunelles.

« On aurait pu croire que c'était pour se soustraire à ce regard et finir de *tuer* cette tête vivante; point du tout : c'était tout simplement pour parvenir à vider le crâne et en savourer le contenu ; il retourna plusieurs fois son bout de bois pointu dans cette boîte osseuse, qu'il secoua sur une pierre du foyer...... »

passions et parlant sa langue avec grâce. Son caractère le jetait dans les projets aventurés, sur des scènes qui quelquefois ne manquaient point de grandeur, témoin son concours prêté aux tribus du peuple hellène, réclamant leur indépendance et leur autonomie, en donnant la parole : « à la poudre et aux balles » (1). Flourens et Rossel méritent seuls l'attention, et appellent je ne sais quelle pitié sur leur fol aveuglement à se jeter corps et âme dans ce diaule épouvantable de la Commune (2).

Quant aux autres courtisans de la Commune, ardents pour la ruine, ils rêvaient chacun leur dictature personnelle, sans scrupule sur le choix des moyens pour asseoir leur piédestal. Leur esprit s'était nourri de projets égoïstes, à mesure que les insuccès et les désastres s'étaient appesantis et accumulés sur la France et sur Paris pendant l'année 1870. Ils étaient de plus favorisés par une approbation tacite de toute la noblesse et de la bourgeoisie parisienne, qui, pour le plus grand nombre de ses membres, menait depuis 30 ans une vie légère et inoccupée, se désintéressant de la solution des problèmes sociaux et politiques, pour se livrer exclusivement à deux amours : l'amour du luxe et du confortable, et l'amour des plaisirs faciles.

(1) Victor Hugo (*les Orientales*). L'Enfant :
.... Que veux-tu : fleurs, beaux fruits, ou oiseaux merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

(2) « ...... Le premier que je rencontre éperdu, et ne sachant pas où se conduire, était un jeune homme heureusement doué de toutes les grâces de la jeunesse. Il était de haute et belle taille, et vraiment fils de bonne mère. Il avait commencé de bonne heure à parler à la foule attentive des belles choses de la science. Il portait un nom célèbre : il s'appelait Flourens. Il commença par l'excès; il finit par la violence en restant dans le désordre. Ainsi l'avare au prodigue. Pourquoi donc amasses-tu ? disait le prodigue à l'avare. — Et pourquoi dissipes-tu ? répondit l'avare. Nous l'avions aimé jeune homme, et mort, nous l'avons pleuré. D'autres plus négligents ont maudit Flourens et ses vengeurs.... »
(Préface de l'*Autographe*, par Jules Janin, de l'Académie française.)

VI

Les Gaulois. — Leurs origines. — Les Celtes. — Les Kimris. — Prise de Rome par les Gaulois.

(Origine et premiers temps de Rome. Gouvernement des rois; établissement des consuls.)

Les Gaulois sont nos ancêtres. Leurs tombeaux sont les plus anciens que l'on découvre en creusant notre sol. Les invasions romaines et franques ont modifié notre antique nationalité, mais seulement à la surface : le fond de la population attachée à la terre est toujours resté le même. Les siècles, les guerres, les révolutions n'ont pas sensiblement altéré les traits dominants de notre caractère primitif, et c'est encore le sang gaulois qui coule aujourd'hui dans nos veines.

Si jusqu'à ces derniers temps, l'usage a été de ne commencer l'histoire de la France que vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne, la raison en est simplement que les Gaulois n'ayant point laissé d'annales, et nos premiers documents historiques étant écrits par quelques stériles chroniqueurs, il a fallu de longues et persévérantes études pour parvenir à dissiper peu à peu l'obscurité de nos origines : mais le jour est enfin venu où, grâce à l'activité intelligente des historiens de ce siècle, nos sympathies peuvent remonter avec la lumière vers ces anciennes générations de la Gaule qui, égales par l'énergie morale et le courage physique aux premières nations de la terre, rendirent si longtemps leurs armes redoutables aux plus illustres de toutes, à la Grèce et à Rome.

Nos ancêtres, dans leur langage, se nommaient Gaëls.

Les Grecs les appelaient Galates ou Keltes, les Romains, Galli ; c'est de ce dernier nom que l'on a fait au moyen âge le mot Gaulois.

Comment cette terre privilégiée où nous vivons devint-elle la patrie de nos pères ? Si les Celtes sont descendus originairement des plateaux asiatiques du Caucase, où la science croit voir le berceau du genre humain, combien de milliers d'années durèrent leur émigration et leurs luttes avec la nature et les hommes avant leur établissement définitif dans la Gaule ? Ces questions sont de celles que l'érudition moderne est obligée de laisser sans réponse, et qui peut-être ne seront jamais résolues.

Le plus lointain souvenir de notre histoire remonte à 3400 avant Jésus-Christ. Vers l'année 1500 avant Jésus-Christ, les Celtes forcèrent par hordes immenses les gorges des Pyrénées, et fondèrent au milieu des populations ibériennes des colonies assez puissantes et assez durables pour qu'une partie de l'Espagne ait gardé d'eux le nom de Galice et une autre celui de Celte-Ibérie. Un peu plus tard, une nouvelle confédération de bandes Gauloises, se donnant d'elles-mêmes le nom d'Ombres ou Ambrones (c'est-à-dire courageux), s'abattit sur le Midi, envahit la péninsule Italique, et, après des luttes et des alternatives diverses qui durèrent plusieurs siècles, demeura maîtresse de presque tout le pays, qui s'étend depuis les Alpes jusqu'au Tibre.

Dans l'intervalle des années 631 à 587 avant Jésus-Christ, le nord de la Gaule fut envahi et bouleversé par un peuple qui, dans la marche graduelle des races antiques, suivait les Gaëls primitifs. C'étaient les Kimris. Ils se répandirent dans les îles Britanniques, dans la Gaule entière jusqu'à la Garonne et se maintinrent en masses compactes entre le Rhin, l'Océan et la Seine. Peu différents de la race gaélique, ils se fondirent avec elle autant qu'ils la refoulèrent, et devinrent les Gaulois du Nord qu'on appela aussi les Belges. Toujours

trop à l'étroit chez eux, les Gaulois débordèrent des Apennins. Ce furent les Senons qui s'attaquèrent à Rome, écrasèrent ses légions et campèrent au pied du Capitole sur les ruines fumantes de la ville éternelle. Rome ne fut sauvée d'un dernier péril que par son énergie et par l'inhabileté stratégique des Gaulois.

La prise de Rome par les Senons marque l'époque du plus haut degré de puissance que la race gauloise ait atteint dans l'antiquité. Elle remplissait alors l'Occident depuis le nord des îles Britanniques jusqu'au centre de l'Espagne, et de là elle prolongeait ses rameaux au midi jusqu'aux peuples latins. A l'Orient, elle s'étendait du Rhin au Danube, puis jusqu'à la Grèce, l'Asie-Mineure et la Syrie, où les descendants de Ligovèdre, toujours rudes et sauvages malgré la splendeur énervante du ciel oriental, et le voisinage de la civilisation grecque, étaient devenus la terreur des populations asiatiques. Le génie latin arrêta ce formidable développement. Peu à peu les légions romaines, qui avaient soumis la Cisalpine, réduisirent l'Espagne, détruisirent les tribus gallo-grecques de la Thrace et de la Macédoine ; et après avoir égorgé les Gaulois par centaines de mille aux extrémités de leurs possessions, Rome allait franchir les Alpes à son tour et porter le feu au centre même de la race gaélique.

VII

Caractère des Gaulois. — Leur mépris de la mort. — Les Druides. — Langue et poésie gauloise ou celtique. — Trop d'histoire de la Grèce et de Rome. — Trop peu d'histoire de la Gaule et de la France. — Chant de mort. — Mieux vaut tuer que parlementer.

(Essor dû à la liberté. Exploits des Romains; émulation de vertu et de courage.)

Ces Gaulois que la Rome des Césars allait écraser étaient pourtant un grand et glorieux peuple, non par ses exploits seulement et les beaux jours de sa fortune, mais par ses qualités sérieuses, par sa profondeur morale, par la chaleur du sang généreux qui coulait dans ses veines, et dont il était prodigue. Un désir très-éveillé de savoir et d'apprendre, une propension naturelle à bien dire dégénérant en éloquence surabondante et déclamatoire ou subtile, un goût très-vif du brillant et de la parure, enfin une vaillance loyale et fière facile à s'emporter jusqu'à la plus extrême présomption, tels sont les traits saillants du caractère gaulois signalés d'un commun accord par tous les écrivains de l'antiquité. La vie respire encore dans plus d'un contour de ce portrait tracé depuis deux mille ans.

De ces divers linéaments, le plus fortement accentué est celui de la valeur guerrière ou du mépris de la mort. Le courage était poussé à ce point dans la Gaule que les anciens s'en étonnaient et ne le comprenaient pas; ce dédain superbe pour la vie procédait d'un dévouement à une grande idée, celle de l'immortalité de l'âme. Cet article de leur foi religieuse était leur cachet

distinctif dans l'ordre moral, comme son corrélatif, le courage, l'était dans l'ordre des choses terrestres. Le mal de la mort, la peur de cet abîme inconnu, a toujours glacé même les âmes énergiquement trempées; mais dans la vie gauloise on vivait libre de cette crainte comme un immortel.

Ce dogme enfanta une race de téméraires, mais aussi de héros. « C'étaient, dit l'habile soldat qui les vainquit, Jules César, des hommes francs, peu portés à dresser des embuscades, et habitués à combattre avec le courage, non avec la ruse. » La guerre savante, comme la faisaient les Romains, leur semblait porter une légère empreinte de lâcheté.

Derrière ces superbes contempteurs de la mort apparaissent leurs prêtres qui les inspiraient, les bardes, héroïques instituteurs s'il est permis de les juger par le fruit de leurs doctrines,

Vénérés dans leur patrie, les prêtres gaulois ont reçu même de la part des écrivains de l'antiquité des marques de respect. Aristote enseignait que la philosophie, c'est-à-dire l'étude des abstractions et des choses invisibles, avait commencé parmi eux, et que, sous ce rapport, les Celtes étaient les premiers maîtres de la Grèce. Pythagore, six cents ans avant Jésus-Christ, les avait déclarés « les plus élevés de tous les hommes par l'esprit. » Le principal symbole sous lequel on figurait Esus, le Dieu unique et souverain dans la religion druidique, était le chêne. Le druidisme n'avait point d'idoles; l'arbre majestueux et puissant faisait assez entendre l'idée de force, d'élévation, de grandeur, et le Gaulois était glacé de crainte, lorsqu'il pénétrait dans la retraite redoutable de ses forêts. « Il avait peur de rencontrer le seigneur du lieu. » Outre l'initiation aux mystères sacrés, le sacerdoce gaulois embrassait encore l'art de la médecine, de l'astronomie, de la poésie et de la musique. Ces deux dernières études étaient le partage des bardes. Chez

toutes les nations gauloises, disaient les anciens, les bardes chantent, avec les douces modulations de la lyre, les actions des hommes illustres mises en vers héroïques; les ovates ou exhages, scrutant la nature, s'efforcent d'en découvrir les enchaînements et les sublimités; les druides, qui sont les plus élevés par la science, sont voués à l'étude des choses abstraites et profondes.

Dire quelque chose de la langue des Celtes est plus difficile encore que de démêler les obscurités de leur histoire. Ils adoptèrent promptement la langue élégante de Rome, l'idiome national ne survécut à la conquête que dans les tribus du nord. Il a encore ses disciples et ses fidèles au sud-ouest de l'Angleterre, au pays de Galles, dans la Cornouaille (*Cornu Galliæ*, pointe de la Gaule). C'est là que le druidisme persécuté par le glaive des Romains trouva son meilleur asile et y cacha ses poésies.

De ce que les druides avaient proscrit l'écriture, il résultait que la mémoire de leurs disciples conservait nécessairement de plus fortes empreintes, et l'enseignement donné de vive voix formait une tradition sacrée plus durable que toute autre, puisqu'elle était le seul lien conservateur des idées. Les prêtres du second ordre, les bardes, transmettaient aux jeunes gens de la tribu leur harpe et leur chant. Les dieux étrangers, la persécution, les supplices étouffèrent la religion gauloise et ses druides, mais les bardes ne périrent point: guerriers poëtes, restés parmi leurs compagnons d'armes qu'ils animaient au combat, ils les suivirent dans leur exil, leur rendant par la poésie la patrie perdue, et leur rappelant leurs vieux souvenirs de vaillance.

Je me laisse aller à transcrire ici une page d'un de nos contemporains très-enthousiaste de nos gloires au berceau de notre pays, et désireux de faire partager son enthousiasme à ses concitoyens trop peu patriotes, parce qu'ils savent trop peu l'histoire de la Gaule et de la France et

beaucoup trop l'histoire des Grecs et des Romains.

Cette page est traduite d'un poëme bardique du sixième siècle; c'est un chant de mort qui n'est peut-être qu'un écho affaibli d'un chant plus ancien encore, mais qui se trouve être certainement une émanation de ce mâle esprit qui fut celui de la race celtique.

« En avant, terrible coursier !
« Bonne contenance dans la bataille ;
« Mieux vaut tuer que parlementer.

« En avant, terrible coursier !
« Elle était amère et sombre comme le rire de la mer
« La mêlée autour d'Urien au poignet vigoureux.

« Je porte à mon côté la tête
« De celui qui commandait l'attaque,
« La tête d'Urien, fils de Kenvarch, qui vécut magnanime.

« Je porte dans ma tunique la tête
« D'Urien, qui doucement commandait la cour,
« Sur sa poitrine blanche le corbeau se gorge.

« Je porte à la main une tête
« Qui n'était jamais en repos.
« La pourriture ronge la poitrine du chef.

« Je porte sur ma cuisse une tête ;
« C'était un bouclier pour son pays,
« Une épée de bataille pour ses libres compatriotes.

« Je porte à ma gauche une tête meilleure,
« De son vivant, que n'était l'hydromel ;
« C'était une citadelle pour les vieillards.

« Je porte depuis e promontoire de Pennok,
« Une tête dont les armées sont célèbres au loin,
« Celle d'Urien l'éloquent, dont la renommée vole.

« Je porte sur mon épaule une tête
« Qui ne me faisait point honte.
« Malheur à ma main ! mon maître est tué.

« La tête que je porte sur mon bras
« N'a-t-elle pas conquis des terres ?
« Apres le cri de guerre, les cercueils.

« La tête que je porte, je ne la retrouverai plus ;
« Est la tête d'Urien, le sublime dragon.
« Ah! jusqu'au jour du jugement je ne me tairai [point.

« La tête que je porte, je ne la retrouverai plus,
« Elle ne viendra plus à mon secours.
« Malheur à ma main! mon bonheur m'est ravi.

« La tête que j'emporte du penchant de la montagne,
« Elle a la bouche écumante de sang
« Malheur à celui qui l'a tuée!

« Mon bras n'est point affaibli, mais j'ai perdu le [repos.
« Mon cœur, ne te brises-tu pas?
« Celui-là m'a porté dont je porte la tête. » (1)

VIII

ne lacune. — Les manuels d'histoire dans nos écoles. — Grégoire de Tours.

(Mais les Romains n'ont pas eu, comme les Grecs, de grands écrivains pour célébrer leur gloire. Aussi leurs belles actions sont-elles restées obscures.)

J'ai parlé des Franks sous Pharamond et de leurs deanciers les Gaulois. Ces deux peuples, nos ancêtres, 'ont pas encore trouvé leur historien.

Quelle est la cause de cette lacune? Nous laisseronsous toujours arrêter par cette assertion trop senten-ieuse pour être vraie, qu'aucune époque de notre his-)ire n'égale en confusion et en aridité les périodes

(1) Voir les *Chants bretons*, par M. de la Villemarqué.

gauloises et mérovingiennes. Ces périodes sont de celles qu'on abrége trop volontiers et dans les grandes histoires et dans les cours historiques remis comme manuels à la jeunesse de nos écoles. Il y a dans ce dédain plus de paresse que de réflexion. Ces époques historiques abondent en faits singuliers, en personnages originaux, en incidents dramatiques tellement variés, que le seul embarras qu'on éprouve est celui de mettre en ordre un aussi grand nombre de détails.

Georgius Florentius Gregorius, connu sous le nom de Grégoire de Tours, a été le seul témoin intelligent de notre civilisation primitive, le seul narrateur dont les documents originaux offrent des détails caractéristiques, et la meilleure source d'informations. Il y a dans son histoire ecclésiastique des Franks, un pêle-mêle trop accentué, mais ce pêle-mêle est celui d'un grand artiste qui a entassé des chefs-d'œuvre dans ses galeries, sans y mettre l'ordre harmonique d'un beau poëme.

J'appelle donc de toutes les forces de mon âme française un écrivain qui, remontant aux sources les plus authentiques, nous donnera l'histoire de cette période où des Franks demeurent en Gaule purs Germains ; où des Gallo-Romains se désespèrent et se dégoûtent du règne des Barbares ; et où des Romains deviennent plus ou moins Barbares d'esprit et de manières ; en un mot, de cette époque où éclate une lutte, un antagonisme de races, jusqu'aux années du siècle où l'empreinte germanique et l'empreinte gallo-romaine s'effacent et se perdent dans une semi-barbarie revêtue de formes théocratiques. Ce futur écrivain arrivera à ce but en élargissant, en fortifiant le tissu de la narration originale, à l'aide d'inductions suggérées par les légendes, les poésies du temps, les monuments diplomatiques et les monuments figurés. Nous aurons ainsi une lumière sur les grandes choses opérées par nos pères, les Gaulois et les Franks.

IX

Nos ancêtres par Jules César. — Un fragment de la loi salique. — Vive le Christ qui aime les Franks.

(Vertus des anciens Romains dans la paix et dans la guerre.)

La France moderne, sortie des masses gauloises et frankes, à travers des destinées si diverses, doit se reconnaître dans ce portrait, tracé d'une main railleuse, par le dédaigneux Jules César :

« Les Gaulois sont presque tous avides de changements. On les a bientôt agités et poussés au combat. Tous, d'ailleurs, aiment la liberté par instinct et haïssent la servitude. Ils sont prompts et pleins d'ardeur à faire la guerre, mais ils sont tout aussi prompts à se décourager et ne supportent pas les revers. Ils changent facilement d'avis, et presque toujours se montrent amis des nouveautés. C'est l'habitude parmi eux de forcer des voyageurs à s'arrêter, de leur demander ce qu'ils ont entendu dire et ce qu'ils savent.... Il leur suffit souvent de l'émoi que leur causent ces informations et ces rapports, pour leur faire prendre des résolutions importantes, dont ils ont nécessairement à se repentir aussitôt.

« Les cités qui sont regardées comme les plus habiles dans l'administration de leurs affaires ont décrété par leurs lois que quiconque apprendrait, soit par ses voisins, soit par la rumeur publique, quelque nouvelle intéressant l'État, serait tenu d'en faire part au magistrat, sans la communiquer à aucune autre personne, l'expérience ayant appris que souvent des gens igno-

rants et légers, troublés par des bruits sans fondement, étaient entraînés à commettre des tentatives désespérées et des forfaits. Les magistrats alors cachent ce qu'ils jugent convenable de tenir secret, informent le peuple de ce qu'ils croient utile et ne permettent pas qu'on s'entretienne de la chose publique ailleurs que dans l'assemblée.... »

Toutes les lois barbares, et il nous en reste près d'une quinzaine, furent rédigées en latin, et à une époque où l'Église chrétienne était partout triomphante. La dureté primitive des peuples pour qui elles avaient été faites ne nous y apparaît que sensiblement adoucie. Celle des Franks, la célèbre loi salique, écrite au VIIe ou au VIIIe siècle, malgré ses âpretés un peu vives, respire cependant un parfum de patriotisme religieux que je voudrais voir passer dans les chartes, les constitutions, les codes de notre pays. Voici de quelle manière elle commence :

« Gloire à la nation des Franks, illustre, fondée par la volonté de Dieu, forte à la guerre, ferme dans la paix et les traités, profonde en ses conseils, noble de corps, brillante de blancheur et de beauté, hardie, agile et rude au combat, convertie à la foi catholique et pure d'hérésie, cherchant sous l'inspiration de Dieu, lorsqu'elle passait encore pour barbare, la clef de la science suivant la nature et ses coutumes; désirant la justice, elle a dicté la loi salique par la voix des chefs qui gouvernaient alors toute la race. »

Et, plus loin, ce cri plein de reconnaissance et d'affection pour le Christ :

« Vive le Christ, qui aime les Franks! Qu'il garde leur royaume, qu'il remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce, qu'il protége leur armée, qu'il leur accorde des signes qui les fortifient dans la foi; que le Seigneur Jésus-Christ leur donne la paix, la joie et le bonheur qui accompagnent le temps de ceux qui règnent par la piété; car c'est cette nation qui, courageuse et forte,

secoua de sa tête, au milieu des combats, le joug si dur des Romains, et ce sont les Franks qui, après avoir connu le baptême, ont mis sur les corps des saints martyrs (que les Romains faisaient brûler par le feu, mutiler par le fer et déchirer par les bêtes) l'or et les pierres précieuses, afin de les orner.... »

X

Une cause de décadence nationale. — Les orgies souveraines. — Evolution et révolution. — Droits et devoirs. — La fée malfaisante.

(Après la prise de Carthage, la soif de l'or et du pouvoir, puis tous les autres vices, corrompirent les mœurs.)

La première cause de notre décadence nationale peut remonter aux orgies souveraines de la cour sous Henri IV, François Ier, Louis XIV et Louis XV; mais elle se rattache impitoyablement aux orgies politiques de la Révolution de 93. Il nous fallait à cette époque (où le pouvoir s'appuyait lourdement sur le peuple de façon à le lasser dans sa bonhomie patiente), il nous fallait, dis-je, à cette époque une évolution nouvelle dans les affaires publiques, mais non une révolution. Ces évolutions avaient eu lieu plusieurs fois dans notre histoire monarchique (nous y avions toujours jeté notre esprit frondeur et impatient du joug); mais il ne nous fallait pas de révolution. Qui dit révolution, dit trouble profond, renversement, violence et brutalité. La société française n'était point malade à ce point qu'il fallut la briser comme un vase immonde.

2

Elle n'était point gangrenée à ce point qu'il fallut ouvrir une large plaie dans ses flancs et faire ruisseler sur les pavés le sang de ses fils les meilleurs, les plus sains d'esprit et de corps.

La révolution a fait table rase de tous nos trésors français, si riches en honneurs et en gloires politiques, littéraires et religieuses. Elle a tout renversé et n'a fait que des ruines. Et quand debout sur ces entassements de ruines, elle voulut restaurer et édifier, elle ne trouva que des matériaux tronqués, trempés de sang et de fange. Elle voulut des ouvriers, et ses persuasions ne furent que des embauchages d'ouvriers cupides et immoraux. Ouvriers malsains, ils ne rêvaient que l'or et le pouvoir; toujours en quête des droits de l'homme ils n'avaient nul souci de ses devoirs. La grande révolution a été notre fée malfaisante; quand elle eut renversé la Royauté, elle donna à notre pays la soif de l'or et la manie politique; si elle ne fut point l'auteur premier de la corruption de nos mœurs publiques et privées, elle fut le souffle de feu qui propagea cette corruption.

XI

L'impôt à César. — Azraël. — La pourpre de César et l'habit d'Arlequin. — Les harangues déclamatoires. — Les parvenus. — Leurs doctrines. — Le peuple-roi. — Le peuple-justice. — Le peuple-prêtre. — Le peuple-armée. — La littérature malsaine.

(L'ambition était d'abord plus forte que la cupidité. Mais, depuis Sylla, la cupidité, le luxe n'eurent plus de bornes.)

Au seuil du XIXe siècle, sous le Consulat et l'Empire, un seul homme était en vie alors en Europe : le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; c'était l'impôt payé à César, et s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune ; c'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

« Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang.... » « C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. »

« Cependant, l'immortel empereur était un jour sur

une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route; il l'effleura du bout de l'aile et le poussa dans l'océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, les royales araignées découpèrent l'Europe et de la pourpre de César se firent un habit d'arlequin.... » La France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. César était mort; la guerre et ses fêtes sanglantes étaient reculées et chassées de notre pays; mais il était dur aux fils de la France de voir les portraits de Wellington et de Blücher (l'Anglais et le Prussien) suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi!*

Alors, s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Elle n'était pas sortie de ses villes et de ses villages, mais on lui avait dit que par chaque barrière de ces villes, par chaque porte de ces villages, on allait à une capitale de l'Europe. Elle avait dans la tête tout un monde, elle regardait la terre, le ciel, les rues et les chemins; tout cela était vide. Elle ne vit venir vers elle que des hommes cupides, servilement attachés à la glèbe, ou courbés sur des coffres pleins d'or et d'argent. Un étrange sourire passa sur ses lèvres à cette triste vue. C'est alors que des harangueurs, qui malheureusement n'ont point cessé encore de se succéder à la tribune, calculèrent publiquement ce que coûtait l'ambition, ce que coûtait la gloire. Ils se crurent spirituels en nommant la guerre : une boucherie, même celle qui soulève, frémissante et fière, une nation qui se bat pour son indépendance et sa liberté, pour son foyer et ses autels : *Pro aris et focis.*

De ces déclamations naquirent le lucre immonde, l'amour exagéré pour l'or et l'argent; puis, comme con-

séquence fatale, un entraînement sans noblesse et sans poésie pour les plaisirs de la table et les voluptés charnelles. Depuis quarante années, nous avons vu passer, au sein de notre société moderne, au sein des grandes villes de France, dans Paris surtout, une tourbe malsaine ne poursuivant qu'un but : la richesse, pour la jeter ensuite, non pas aux mains des déshérités et des pauvres, mais aux mains des courtisanes ou dans les maisons de jeu. Nous sommes encore encombrés aujourd'hui d'une foule de gens dont tout le mérite est d'être riches, détenteurs de rentes et de capitaux. Ces parvenus tiennent le haut du pavé et s'imposent à qui les approche et les coudoie. Ils éclaboussent l'homme honnête, le savant, l'homme du devoir, le prêtre, le religieux, qui se permettent de fouler le sol qu'ils foulent bêtement, et de regarder le ciel qu'ils regardent eux aussi, mais sans rien y voir qu'un peu de couleur bleue teintée de lumière. Pieds plats, sans esprit et sans cœur, ils ont créé chez nous toute une génération de bourgeois qui n'ont rien à jeter dans la balance que des lingots ou des mottes de terre, et qui comptent pour chimère tout ce qui ne pèse pas lourdement, tout ce qui ne s'apprécie point sur les marchés publics, tout ce qui ne se change point contre une pièce de monnaie, tout ce qui ne porte point l'estampille officielle et l'empreinte du marteau légal. Pour ces hommes sans flammes au cœur, l'être humain n'est ici-bas que pour repaître ses sens ; « il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre (1). » La parenté sert aux héritages ; la seule jouissance intellectuelle est la vanité.

Ces doctrines, mises en pratique, nous ont amené

(1) Les citations de ce commentaire appartiennent au chapitre deuxième de la *Confession d'un enfant du siècle*, par Alfred de Musset.

d'abord la plaie de l'indifférence en matières civile, militaire et religieuse, puis le mépris pour ces trois fondements de toute société civilisée. Vers 1830, on doutait de tout pouvoir représenté par le sceptre des rois, l'épée des généraux, la robe du magistrat et du prêtre. Plus tard et hier encore, on méprisait toutes ces choses, on les bafouait. A entendre les disciples des écoles indifférentistes, socialistes et irréligieuses, notre société moderne n'a plus besoin des prêtres et des magistrats : ce sont des charlatans salariés par les tyrans; plus d'armées permanentes, plus de soldats : tous les peuples sont frères. La patrie est partout où passe le souffle de la liberté; plus de rois et de souverains : laissez passer le Peuple-Roi, le Peuple-Justice, le Peuple-Prêtre, le Peuple-Armée. Pareilles à la peste asiatique, ces affreuses doctrines sont venues pour tuer notre France et l'écraser sous des ruines inouïes. Ces doctrines eurent pour véhicule une littérature infecte, traîtresse à la vérité et aux bonnes mœurs, et se livrant aux calomnies les plus impudentes sans vergogne et sans honte.

XII

L'esprit militaire sous la première république et sous Napoléon. — Vœ victis.

L'ère de la première république ne me paraît grande que dans ses luttes gigantesques contre les peuples coalisés. Ces luttes firent surgir du sol français des soldats héroïques et des généraux plus illustres que ceux de Rome et de la Grèce; généraux et soldats tourmentés d'ambition et de gloire achetées au prix de leur sang

et de mille fatigues sur tous les champs de bataille de l'Europe. Les armées républicaines sous la conduite du consul Bonaparte continuèrent ces traditions où la gloire était préférée à la cupidité; jusqu'aux jours de la campagne d'Italie. La conquête du pouvoir par Napoléon, justement applaudie, eût cependant des conséquences déplorables sur l'esprit militaire comme au temps de Sylla. Pour dévouer l'armée à son parti, il l'entretint plusieurs fois, au mépris de l'ancienne discipline, dans des habitudes de mollesse et de licence. Sous le ciel riant de l'Italie et à l'exemple des légions romaines campées dans l'Asie, les légions françaises éveillèrent leurs convoitises à la vue des objets d'art et des richesses entassés dans les palais souverains et dans les maisons privées. Le grand homme qui les commandait, fit cependant appel à la modération; et s'il ne fut pas toujours obéi il ne permit jamais à ses troupes enivrées de victoires d'être cruelles et barbares pour les vaincus. Le *Vœ victis,* du Romain dégénéré et des brutes allemandes, ne fut point par lui et par ses soldats mis en pratique. Les rois et les peuples étaient affolés de terreur devant Napoléon et ses armées; mais les vainqueurs furent toujours généreux et grands dans leurs triomphes, plus généreux et plus grands que Cyrus, Alexandre, Annibal et Scipion à Athènes, à Carthage, à Rome et à Jérusalem.

XIII

Le luxe prodigue. — Paris gourmand. — La jouissance à tout prix. — Une terrible meule de pressoir.

(Description de tous les vices et de tous les désordres amenés par la cupidité et le luxe : insolence, pillage.)

Rappellerai-je des choses incroyables pour quiconque ne les a pas vues ? Dans la ville de Paris plus encore que dans l'enceinte de Rome : des montagnes aplanies, des cours d'eau couverts de constructions et cela sous l'effort d'un travail gigantesque, de simples particuliers, plus riches et plus opulents que certains monarques de l'Europe. Ils semblaient se jouer de leurs trésors ; car pouvant en jouir avec sagesse, ils se hâtaient d'en faire un abus honteux. Que de dérèglements dans leurs festins, et dans le luxe des chevaux et des chars. Plus de retenue dans le libertinage, il s'affichait insolemment chez les hommes et les femmes. Plus de mesure dans la recherche des mets et des liqueurs venant d'au delà des mers pour réveiller la faim et la soif d'une ville de gourmands et de blasés. On vit dans Paris, la fleur de la jeunesse française se livrer à tous les débordements, consumer son patrimoine et s'énerver dans des habitudes d'intempérance et de volupté. Imbue comme la jeunesse romaine de ces habitudes perverses, elle pouvait difficilement remonter un meilleur courant quand l'argent lui manquait pour satisfaire ses appétits fantaisistes. De là pour elle une ardeur immodérée dans la recherche d'expédients pour posséder l'or et l'argent. A bout d'expédients elle usa quelquefois de la fraude et du vol.

Ajouterai-je qu'on a tout raillé chez nous : la religion, la justice, la gloire. Et les railleurs impies ont appelé à leur aide la débauche, et ont fait de notre France ce que nous la voyons aujourd'hui : une France malheureuse dont l'Europe a pitié. Le rire ne signifie rien, surtout quand il s'attaque aux principes plus hauts et plus grands que les choses purement humaines. L'impiété est toujours un poison ; un poison qui distille la mort sur une nation, quand elle a pour complice le libertinage, cette terrible meule de pressoir, lorsqu'il s'agit d'énerver les caractères, et d'alanguir un pays viril et généreux comme le nôtre. Une foule ainsi alanguie et énervée est sur une pente fatale ; cette foule dans une grande cité, s'en ira aux abîmes avec les fous de la politique, elle se livrera tête baissée aux criminels qui lui donneront un mot d'ordre. C'est ainsi que Paris s'en est allé vers les abîmes, livré aux mains de la Commune, du 18 mars au 25 mai 1871.

XIV

Un coup de sifflet. — Le quartier latin anticommunard.

> (Dans cette ville si corrompue, Catilina se fait sans peine une armée d'hommes vicieux et criminels, et il attire la jeunesse par toutes les séductions.)

Sous l'influence de telles idées et de telles mœurs, répandues par toute la France, mais principalement à Paris, la Commune devait naturellement rencontrer des disciples et des adeptes. Elle n'eut point de chefs à la

hauteur de Catilina, si on ne regarde dans ce dernier que son attitude énergique sur les champs de bataille et dans l'enceinte du Sénat, où il lutte d'éloquence avec Cicéron; elle ne sut qu'égaler et même surpasser les vices et les crimes de l'insurgé romain. A son exemple, ou plutôt à l'exemple d'un chef de brigands, aux heures de nuit, dans les forêts ou sur les grands chemins, elle donna un coup de sifflet. Ce coup de sifflet fit écho aux oreilles des libertins et des hommes tarés. Les ivrognes, les joueurs, les gourmands, les débauchés, les dissipateurs, les criblés de dettes, se rangèrent sous le rouge étendard. Elle organisa ses bataillons d'élite de repris de justice, voleurs ou meurtriers; elle eut pour familiers les escrocs, et pour chefs intimes les infâmes.

La jeunesse parisienne (rendons-lui cette justice) ne se laissa point persuader et entraîner; elle résista toute entière; les écoles tinrent tête à l'orage, et ne laissèrent tomber dans l'égout que leurs fruits secs ou gâtés : quelques étudiants en rupture de ban avec le travail, le devoir, l'honnêteté, le respect personnel, l'enthousiasme et la passion pour les grandes causes. La Commune fit des avances à cette jeunesse; elle lui promit des titres d'honneur et des brevets de capacité; mais on ne crut point, au quartier latin, à l'honneur et à la science de la Commune : on continua de demander cette science et cet honneur au travail persévérant, aux luttes d'émulation, aux joûtes oratoires des examens et des concours publics.

XV

Les mauvais antécédents. — Aurélia Orestilla, et la déesse Raison. — Un frein d'acier.

(Premiers crimes de Catilina; mort de son fils qu'on lui impute.)

La Commune avait de mauvais antécédents; son passé, comme celui de Catilina, n'était qu'un tissu de désordres et de crimes atroces. Comme ce violateur de vierges nobles et de vestales, elle avait déjà violé cette vierge qu'on nomme la justice, cette vestale qu'on nomme la religion. Dans son aïeule, la Terreur de 93, elle s'était éprise d'amour pour la déesse Raison, ce marbre vivant d'une chair publique, chez qui jamais âme honnête ne trouva rien de louable, comme jamais honnête homme ne trouva rien de louable dans Aurélia Orestilla, la courtisane catilinasque. De cet amour pour la déesse Raison, statue toute de chair et de sang, pétrie par la main de Satan et inspirée de son souffle, naquirent l'impiété et les mauvaises mœurs. Ces deux filles, nées de la même mère, ennemies de Dieu et de l'homme, tramèrent notre perte comme nation et comme société française, sans trêve ni repos, pendant un demi-siècle, tantôt sous le masque, tantôt à visage découvert, tantôt d'une façon lente, tantôt dans un mode précipité, mais toujours portant au front le signe de la bête fauve, qu'on peut calmer dans ses colères avec un mors et un frein d'acier, mais qu'on ne saurait apprivoiser. Il faut l'écraser et la tuer sans pitié, sinon elle se vengera en écrasant elle-même ses ennemis trop complaisants.

XVI

Les commis-voyageurs en révolutions. — Les insurgés arabes. — Le lendemain du traité de paix.

(Crimes qu'il commande à ses affidés pour les préparer à l'exécution de ses projets.)

Dès le début de la Commune à Paris, point n'était besoin, comme à Rome, de créer une troupe de faussaires, de faux témoins, d'assassins et de traîtres. La grande cité en regorgeait : les uns échappés des prisons et des bagnes, trop largement ouverts au 4 septembre; d'autres, en petit nombre, vendus à la Prusse et gagnés par son or; d'autres enfin, les plus ignobles et les plus audacieux, Prussiens, Italiens, Polonais, Belges, tout un monde d'étrangers perdus de mœurs, commis-voyageurs au service de la Révolution et des sociétés secrètes. Ces émissaires du crime de lèse-société étaient préparés depuis longtemps, pour un grand coup de main insurrectionnel, par de petits coups de main dans des émeutes partielles, dans les grèves d'ouvriers, dans des complots contre les princes et les souverains. Ils avaient manié leurs révolvers, et avaient usé du poignard et du couteau dans diverses occasions, afin que l'inaction ne pût engourdir leur bras et leur cœur pour le grand jour.

Comptant sur de tels associés, alors que toute la France était dans un trouble plein d'effroi, la Commune forma le projet d'asservir la Républiquc. Il n'y avait plus d'armée chez nous; elle était prisonnière dans les forteresses allemandes; quelques légions seules nous restaient, et encore fallut-il les envoyer en Afrique pour repousser les révoltés arabes. Ainsi donc, le 18 mars

au lendemain de la signature du traité de paix avec nos farouches vainqueurs, la Commune se trouvait dans des circonstances singulièrement favorables pour réussir dans ses projets infâmes.

XVII

Licinius Crassus et le dictateur de Tours et de Bordeaux.

(Catilina convoque ses complices; leurs noms.)

Dans les derniers jours de février 1871, sous le consulat de Thiers, Chef du pouvoir exécutif, et de Grévy, Président de l'Assemblée nationale, la Commune, à Paris, commença ses agissements : encourageant les uns, sondant les autres, leur montrant ses moyens de réussite, ses armes, ses chars, ses munitions de guerre, et les grands avantages attachés au succès de la conjuration. Dès qu'elle se fût assurée des dispositions de chacun et de l'ébranlement de la populace, disposée à s'armer pour le meurtre et le pillage, elle réunit en assemblée les conjurés les plus audacieux. Son comité central ne comptait point d'hommes distingués parmi ses membres; aux hommes de l'ordre des sénateurs et des chevaliers, réunis à Rome avec Catilina, elle ne put opposer que des hommes médiocres d'intelligence et de crédit, des ouvriers exaltés, des industriels en faillite, des bourgeois vaniteux; ce comité central comptait encore quelques personnages partisans, disait-on, des régimes déchus, bailleurs de fonds et de capitaux, tenant séance, non point par amour et par entraînement pour

la Commune, mais dans le but d'ouvrir à leu
dynastiques le chemin du pouvoir. Ces derni
donnèrent bientôt la Commune, devenue pillar
trière et incendiaire. Quelques esprits sérieux
clinés à croire que Gambetta n'avait point
complot. Au temps de Catilina, Licinius Cras
avec César, de la première conjuration. Il dev
le meurtre des sénateurs désignés aux poign
conjurés, être élevé à la dictature, et nommer
néral de la cavalerie. Le dictateur de Tours e
deaux avait été de la conjuration du 4 septem
voulut point tremper dans la conjuration du
mais il y lança quelques-uns de ses amis. Si c
juration eut réussi, nul doute qu'il ne fût d
chef de parti, un César, et peut-être un
d'armée.

Mais, déjà avant le 18 mars 1871, la Commun
agitée et essayée. Un mot sur ce premier essai
tion communarde.

XVIII

**Le 31 octobre 1870. — Un plébiscite. — I
le petit poignard des Espagnes. — Félix
la petite balle des Gaules. — Le ballon**

(Salluste remonte par d
à une première con
faite avec Antonius
dans le but d'égorger
suls au Capitole.)

Le lundi 31 octobre 1870 (43e journée de l'in
ment de Paris par l'armée allemande), on ne
aucun mouvement militaire à l'extérieur de la

Tout est à l'intérieur. Bismarck passe la main à l'émeute. Ce fut à cette date qu'eut lieu une tentative en faveur de la Commune. Cette tentative avait pris pour prétexte la capitulation de Metz et la reprise du Bourget. Depuis quelques semaines déjà, les journaux radicaux *le Réveil, la Patrie en danger, le Combat*, poursuivaient contre les membres du gouvernement, et spécialement contre le général Trochu, une campagne violente dont le but avoué était le renversement, au profit d'une Commune révolutionnaire, du pouvoir établi de fait le 4 septembre. La reprise inattendue du Bourget, coïncidant avec la nouvelle de la capitulation de Metz, jeta dans Paris, le soir du 30 octobre, une sorte de panique dont MM. Delescluze, Blanqui, Félix Pyat et Flourens essayèrent de profiter. Suivis de leurs bandes armées, ils envahirent l'Hôtel-de-Ville, y emprisonnèrent la plupart des membres du gouvernement, aux cris de : Vive la Commune! à bas les incapables! La déchéance! la déchéance! Cependant, les membres du gouvernement firent bonne contenance; leur attitude fut énergique et résolue. Jules Favre eut le courage de dominer le tumulte pour jeter aux envahisseurs cette apostrophe : Vous êtes le parti de la violence. On le somme de donner sa démission, ainsi que celle de son collègue, Jules Ferry, et tous deux de répondre ainsi : Nous ne rendrons nos pouvoirs qu'au peuple assemblé par nous librement dans ses comices, au peuple de Paris tout entier.

Démission ou arrestation! crie la foule. Déjà on ne parlait rien moins que de fusiller le général Trochu et ses complices par les tirailleurs de Belleville, commandés par Flourens, quand les bataillons de l'ordre, se précipitèrent à l'improviste sur la place et à l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, désarmèrent les émeutiers, et sauvèrent Paris d'une lutte fratricide. La résistance communarde devint inutile devant l'attitude de la majorité de la population parisienne, donnant au gouver-

nement de la défense sa consécration, et maintenant ses pouvoirs par un plébiscite devenu, dans cette circonstance si critique, un gage nécessaire de conciliation, de sauvegarde sociale.

L'historien Salluste nous cite le nom d'un conjuré de la première révolte organisée par Catilina. C'était C. Pison, de la famille Calpurnia. Cicéron, dans son discours sur la *demande du consulat*, l'appelle le petit poignard de l'Espagne : *Pungiunculum hispaniense.* Il était de famille noble, plein d'audace, toujours poussé au bouleversement de l'État, autant par son indigence, que par sa perversité naturelle. C'était à lui principalement que s'était ouvert Catilina de ses desseins d'assassiner dans le Capitole, les consuls Cotta et Torquatus. Ces desseins découverts, les conjurés remirent leur projet de massacre aux nones de février ; les mêmes conjurés s'y trouvèrent, Pison à leur tête.

Ce factieux de l'ancienne Rome eut son Sosie dans un personnage membre de la Commune, le nommé Félix Pyat. Si jamais homme fut dénué de convictions et d'un caractère révolutionnaires, c'est à coup sûr, cet homme, que Cicéron eût appelé, non point le petit poignard des Espagnes, mais la petite balle des Gaules. C'est un double maniaque : maniaque d'émeutes et maniaque des toasts. Mauvais génie des émeutes, il les déserte quand il prévoit leurs ruines ; il eut toujours le courage de survivre à la défaite des causes dont il s'était fait le détestable inspirateur. Il a la manie des toasts ; son existence surmenée peut en effet se résumer en trois toasts : celui de 1829, *à la Convention ;* celui de 1848, *aux Paysans ;* celui de 1870, *à la petite balle*, au banquet régicide de Saint-Mandé. Il a posé sous la Commune en matamore à tous crins, mais il a disparu à l'heure du danger comme un lâche. C'est un fantoche nerveux qu'irrite le péril sous quelque forme qu'il apparaisse ; c'est un ballon rouge gonflé de vent qui, se dégonfle sous

la moindre pression, et s'aplatit à la moindre piqûre d'épingle.

XIX

L'opinion publique et les auteurs de l'attentat du 31 octobre 1870.

(Un des trois conjurés, Pison, assassiné en Espagne, où il était propréteur.)

Bien que Félix Pyat ait paru dans la journée du 31 octobre à la tête des envahisseurs de l'Hôtel-de-Ville, le Gouvernement ne l'inquiéta pas.

L'opinion publique conseillait au gouvernement de la défense nationale, l'exécution d'une sévère justice envers ceux qui s'étaient rendus coupables de révolte au 31 octobre.

Le gouverment se refusa à cette justice : il eut tort; les cavaliers espagnols furent mieux inspirés en tuant leur propréteur Pison. Ils mirent fin à son despotisme et à ses cruautés.

Les auteurs de l'attentat du 31 octobre, en face de l'ennemi campé autour de Paris, méritaient le même sort que Pison. Sur qui le glaive de la justice s'abaissera-t-il donc, sinon sur les révolutionnaires qui complotent contre la vie de leurs concitoyens, et livrent l'avenir de tout un peuple comme l'enjeu d'une aussi triste partie?

XX

Catilina éloquent. — La Commune ignare.— Mêmes idées sous d'autres crânes. — Liberté et chiffon rouge. — Ignobles farceurs ?

(Salluste revient à la seconde conjuration. Catilina convoque ses complices en assemblée générale, et leur adresse un discours.)

Catilina était un homme éloquent ; dans le maniement de la parole il était plus que disert, c'était un artiste plein d'habileté, sachant évoquer les notes sonores, les notes sympathiques aux foules, sachant surtout couvrir le vide de ses idées, sous le chatoiement et les couleurs d'un style à facettes. La populace romaine l'avait applaudi diverses fois dans ses conférences. Elle battit des mains quand elle lut son manifeste révolutionnaire contre le despotisme des grands et des patriciens (manifeste prononcé en secret au milieu des meneurs de second ordre, attachés à la personne et à la cause du grand agitateur).

Parmi les hommes de la Commune, qui eût été assez osé pour poser en orateur, et surtout en orateur connaissant l'art de la parole française, et ses délicatesses, Nul d'entre eux ne s'est permis cette pose ! le plus grand nombre savait à peine lire et écrire ; aucun d'eux n'était éloquent, quelques-uns à peine avaient fréquenté les lettres et encore n'avaient-ils réussi qu'à les insulter, et à compromettre leur noblesse. En parcourant, ce qui s'est écrit dans les journaux de la Commune, ce qui s'est

débité dans ses réunions et ses clubs, en lisant le compte-rendu de ses séances à l'Hôtel-de-Ville, on arrive à cette conclusion : Rien de nouveau sous le soleil des révolutions. Ce soleil éclaire aujourd'hui les mêmes mouvements émeutiers, et réchauffe les mêmes idées creuses, écloses autrefois sous d'autres crânes, et soulève les mêmes flots dans d'autres tempêtes insurrectionnelles.

Les chefs de la Commune ont bassement flatté le peuple dans leurs proclamations ; ils ont usé plus largement encore que Catilina de l'adulation populacière. Ils ont protesté avec emphase de leur dévouement à la chose publique, et ils en ont menti comme tous les révolutionnaires en ont menti. Comme le conjurateur antique, ils ont fait un tableau navrant des misères, des indigences du peuple, de son esclavage ; ils ont parlé de ce peuple, comme d'un vil instrument au service des riches, comme la bête de somme qui traîne les chars, et creuse des sillons dans la glèbe. Ils ont crié ; Liberté ! liberté ! Ce mot magique faisant écho, ils l'ont drapé comme une statue, de je ne sais quel chiffon rouge, loque immonde qu'ils ont agité comme un drapeau « trempé, disaient-ils, dans les couleurs les plus vives du sang du peuple. » Ignobles farceurs !!!... (1).

Catilina signait ses proclamations de son nom, en y ajoutant cette formule : Général ou soldat, je vous appartiens, je donnerai ma vie pour vous et pour votre cause, et il a tenu parole. — La Commune a fait les mêmes serments, mais elle ne les a point tenus, elle n'a su qu'être lâche dans la personne de ses souteneurs. Aucun d'eux n'a su mourir les armes à la main à la tête de la populace, qui, elle du moins, s'est battue et s'est fait tuer

(1) Entre les révolutionnaires et nous, il y a cette différence que nous voulons la liberté pour tous, et que les révolutionnaires la revendiquent pour eux seuls et leurs amis.

C'est toujours le mot de Danton : « La liberté, imbécile, c'est eux dessous et nous dessus. »

sur les remparts et sur les pavés des barricades de Paris.

XXI

Les promesses hypocrites. — Ils en ont menti. — Garibaldi généralissime communard.

(Interrogé sur le prix et sur les chances de la victoire, il énumère aux conjurés les avantages qu'ils en retireront et les ressources qui font sa confiance.)

Interrogée sur le prix et les chances de la victoire, la Commune dans ses réunions, dans ses séances, par ses journaux et dans ses affiches, promit aux conjurés des avantages très-considérables, et des ressources qui allé-chèrent la populace. Se flattant de devenir généreuse au jour du triomphe définitif, comme Catilina, elle abolit les dettes, décréta l'exil des riches et le partage de leurs trésors ; les biens des églises devaient être aliénés, la propriété des maisons religieuses devait être confisquée et vendue au profit des prolétaires ; ses soldats victorieux devaient remplacer les titulaires de la magistrature et du sacerdoce, et gérer des fonctions lucratives.

Comme garantie du succès à venir, Catilina confiait à ses conjurés les noms des personnages Pison, Nucérinus et Antoine, prenant part à ses projets ; le premier devait lui amener des légions de l'Espagne citérienne ; le second venait à lui à la tête d'une armée ; quant au troisième, fils de Marc-Antoine, l'orateur célèbre, il devait user de la gloire attachée à son nom pour entraîner la jeunesse

patricienne dans la conjuration. Catilina ne mentait point en livrant ces noms comme des noms amis ; mais la Commune mentait impudemment (l'avenir l'a prouvé), quand dans ses affiches elle se vantait d'avoir pour complices les chefs et les soldats de l'armée régulière ; à l'entendre, la défection était dans les camps militaires déployés autour de Versailles, les soldats se refusaient à marcher contre les bataillons de la Commune. Elle pouvait peut-être compter sur l'appui d'un général aventurier : Garibaldi; Garibaldi ne voulut point venir à son aide, non par crainte des galons et des panaches dont on l'eut couvert, mais par crainte du bagne ou de la mort. Le tour était joué, la populace armée de Paris vécut pendant quelques semaines d'enthousiasme, se promettant d'être maîtresse des destinées de la France ! Comment ne pas escompter à l'avance un tel triomphe ? Garibaldi le Grand, acceptait disait-on, le titre de généralisisme des armées communardes (1).

(1) Pour se faire pardonner son refus poltron, Garibaldi réhabilite aujourd'hui la Commune dans une lettre au *Rappel* (novembre 1871) :

« ...... Le joug clérical secoué, — l'armée citoyenne substituée à l'armée permanente, — l'indépendance administrative de la Commune placée aussi haut que l'indépendance de l'individu, de la famille ou du pays, — ce sont là les grands principes que défendait au fond l'instinct de la brave population de Paris dans cette malheureuse lutte fratricide. »

XXII

Une mixture de sang et de vin. — La rue des Rosiers. — La place Vendôme.

(Serment affreux par lequel, suivant quelques témoignages, il les lie à ses projets.)

J'ignore s'il est quelquefois dans Salluste des exagérations de style, et qu'elle est la vérité de ce banquet sauvage où des coupes remplies jusqu'aux bords d'une mixture de sang humain et de vin, sont passées à la ronde et épuisées par les convives assis à la table de Catilina. Salluste n'est pas le seul narrateur de ce fait. Plutarque et Florus le rapportent positivement, ainsi que Dion-Cassius. Cependant le silence absolu de Cicéron sur une circonstance si affreuse, forme selon de Brosses, une preuve négative bien complète. Quoiqu'il en soit; une telle atrocité n'était pas indigne des mœurs et des usages adoptés par Catilina et par ses compagnons de débauche et de brigandage. Pour arriver à leurs fins, les révoltés politiques envieux et jaloux ne reculent jamais devant le crime. Creusez un abîme entre leurs personnes et l'objet de leurs convoitises, pour atteindre l'autre rive ils jetteront s'il le faut dans l'abîme, des cadavres humains et des flots de sang. Rappelons-nous la rue des Rosiers de Montmartre, théâtre de l'assassinat des braves généraux Lecomte et Clément Thomas, n'oublions pas la fusillade de la place Vendôme; la Commune signait ainsi ses premiers actes avec le sang des innocents tués par ses conjurés. Son début est atrocement cruel. Que fera-t-elle demain pour ne pas rester en dessous avec la veille; elle a rougi de sang les pavés, où elle campe avec ses bandes

d'assassins. Que fera-t-elle demain, si elle tue déjà aujourd'hui, jour premier de son installation brutale dans Paris?

XXIII

Sublime par les femmes. — L'hypostase féminine. — Les fournisseurs et les dénonciatrices.

(Un des conjurés, Q. Curius, laisse pénétrer le complot à Fulvie qui le divulgue. Alors Cicéron est porté au consulat.)

Mêlant le bouffon au sinistre, un membre du Comité central et de la Commune de Paris a osé écrire que la Commune de Paris a été sublime.

C'est que les femmes, les femmes de la Commune s'en sont mêlées : « Aphrodite ou Marie, ou Némésis, ou Tisiphone, comme vous voudrez l'appeler, quelle que soit l'*hypostase, la divinité féminine* a parlé. Vous ne l'aurez pas impunément bafouée. Ce que femme veut Dieu le veut. »

La divinité féminine de la Commune, c'était la pétroleuse, l'incendiaire, la femme des clubs ou la romancière à l'instar d'André Léo. On sait que les membres les plus distingués et les plus haut placés de la Commune avaient été pour la plupart, des fidèles du quartier latin. Bon nombre d'entre eux, tout en étant arrivés au pouvoir, n'avaient pas répudié l'affection qu'ils avaient pour certaines divinités féminines, au contraire, leur subite élévation leur permettait d'être généreux ; le nombre de leurs adorations s'était considérablement augmenté, et à cha-

cune de ces divinités, ces honorables laissaient volontiers un souvenir plus ou moins magnifique : étoffes soyeuses, objets d'art, bijoux, liqueurs fines, toutes choses volées dans les maisons privées, ou dans les palais. Tant que durèrent ces offrandes à leurs autels, les divinités se turent; elles devinrent arrogantes, plus tard insatiables, elles se firent enfin pour la plupart dénonciatrices de leurs fournisseurs. La Commune, plus d'une fois, se trouva compromise par les femmes de ses conjurés. Plusieurs, comme Quintus Curius, entretenaient un commerce adultère avec des femmes mariées, ou traînaient avec eux, dans leurs courses de délégués aux affaires civiles ou militaires, des escouades de filles de mauvais lieux. La trame du complot du 18 mars, fut mise à nue dans tous ses filaments, par l'indiscrétion de ces femmes. Quelques-unes mêmes, gagnées par l'argent de la police régulière du gouvernement, se firent les policières de Versailles. Leurs relations sur les agissements secrets des membres de la Commune dans leurs séances de jour et de nuit, confirmées, d'après d'autres relations plus certaines encore, hâtèrent les indécisions de M. Thiers devant l'émeute, et l'obligèrent, à concentrer plus rapidement entre les mains de Mac-Mahon, l'armée qui devait assiéger Paris, et le sauver d'une grande ruine.

XXIV

Un choix d'acclamation. — Les énergumènes-femmes. — Les bandes hurlantes. — La chasse à l'homme.

(Après l'élection de Cicéron et d'Antonius, Catilina fait de nouveaux efforts, et associe même quelques femmes à la conjuration.)

L'Assemblée nationale réunie à Versailles, apprenant ce qui se tramait à Paris en séance du Comité central, et à l'Hôtel de Ville, se rendant enfin compte de la situation de Paris desarmé par la capitulation, et à la veille de devenir la proie d'une horde de brigands, l'Assemblée, dis-je, se serra avec plus d'ensemble encore, autour de la personne de M. Thiers. Elle lui confia la tâche difficile de réparer les désastres, et de réorganiser le gouvernement et la société en dislocation. Ce choix d'acclamation publique jeta la consternation parmi les conjurés ; mais leurs chefs ne montrèrent que plus de rage, ils réunirent leurs cohortes et les hideuses recrues du cosmopolitisme révolutionnaire, et s'apprêtèrent à lancer leurs bandes sur les voies de Paris à Versailles, comptant, sinon sur l'alliance avouée, au moins sur la complicité muette du Prussien. Ce fut à cette date que les énergumènes femmes de la Commune furent appelées à une prise d'armes. Elles ne valaient pas leurs livides devancières, les tricoteuses de 93, elles étaient plus hideuses que les prostituées de Catilina. Par ces femmes, le conjuré romain comptait soulever les esclaves, incendier Rome, et faire entrer leurs maris dans son parti. Ce projet criminel ne put

aboutir : on dit que les femmes incendiaires de Rome manquèrent d'audace à l'heure fixée par leur maître.

Les pétroleuses de la Commune ne reculèrent point à la besogne pillarde et incendiaire. Les tricoteuses de 93 ont comploté quelques meurtres individuels, quelques fusillades isolées; mais les pétroleuses de 71 organiseront des massacres et des égorgements où on groupera les victimes par centaines; elles s'organiseront en comité de colère et de furie, elles y traîneront leurs enfants, les armeront de torches, et se précipiteront par bandes hurlantes sur les monuments et les palais de la grande cité. L'enfer ne léguera plus à la terre de pareils êtres ; il a vomi à Paris pour l'usage de la Commune ses larves les plus dégoûtantes, ses types les plus hideux et les plus sataniques. Au sujet des femmes complices de Catilina, l'auteur des guerres civiles de Rome, Appien, nous apprend que plusieurs ne s'étaient engagées dans le complot que dans l'espoir de devenir bientôt veuves.

Je crois volontiers ce renseignement de l'historien. Les mêmes détails de mœurs émeutières furent constatés sous la Commune. Que de femmes, à Paris, prirent part à la conjuration, dans le but seul de devenir veuves, et d'émarger aux finances de l'État, comme veuves de militaires morts sous les armes. Que de femmes sous la Commune, se firent dénonciatrices de leurs maris réfractaires et toujours dans le même but : on leur avait promis le divorce comme récompense de cette chasse à l'homme.

XXV

Caractère de la pétroleuse. — Les tricoteuses de 93. — Les monomanes de l'incendiarisme.

(Caractère de Sempronia.)

L'esprit hardi d'une femme voluptueuse, telle qu'était Sempronia, l'héroïne de Catilina, eût pu faire croire, dit Saint-Evremont, que son audace allait à tout entreprendre en faveur de ses amours ; mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose dans une conjuration, Salluste explique d'abord ce qu'elle est capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant. Il faut suivre la même voie déductive au sujet des femmes au service de la Commune, de celles que l'histoire nommera les pétroleuses de 1871, comme elle a dit : les tricoteuses de 93. Ici encore la supériorité dans le crime, est acquise à la pétroleuse sur les catilinasques. Ne vous avisez point de lui demander, comme à Sempronia, les nouvelles du jour dans le camp des littérateurs et des savants : elle vous répondrait par des expressions grossières et canailles.

Elle chante, mais des chants obscènes, des chansons de cabaret. Sans décence et sans pudeur, elle ne vit dans son milieu de soldats fédérés que pour se livrer au libertinage le plus éhonté, à la débauche la plus infâmante. Son dossier est du reste fort peu édifiant. Avant la Commune, elle s'était assise sur les bancs de la police correctionnelle comme voleuse, recéleuse, entremetteuse et incendiaire ; comme telle, elle avait goûté plusieurs fois, du régime des prisons et des pénitenciers.

Tel a été le caractère général de la pétroleuse.

« Des écrivains, dit l'auteur *de la Commune sanglante*, ont cru devoir *daguerréotyper*, même après Lamartine, l'ancienne Commune de Paris de Robespierre, en regard de celle des Delescluze et Rigault; l'incomparable peintre des Girondins ne nous laisse plus qu'à dire brièvement : les tricoteuses de 93 ne poussaient qu'au meurtre individuel, restreint au moins; les pétroleuses de 1871 éclipsent leurs livides devancières.

« La Commune de Danton et de Saint-Just, ses sicaires, ses furies personnifiées dans l'héroïne de Méricourt, les massacres de septembre. Oh ! c'était bien affreux. Mais encore, qu'était-ce que la guillotine comparée au plan infernal de l'incendie qui devait consumer Paris et ses deux millions de citoyens ? On dirait une monomanie nouvelle, dont la contagion a eu pour inoculateur Satan en personne : c'est l'*incendiarisme.* » La pétroleuse de 1871 a donc été cette monomane de l'incendiarisme, la torche enduite de pétrole est son emblème distinctif, son arme favorite.

XXVI

Les conciliateurs sous le consulat de Cicéron. — Les conciliateurs sous M. Thiers.

(Catilina brigue le consulat pour l'année suivante et cherche à faire périr Cicéron. Grâce à l'habileté et à la vigilance du consul, il échoue dans ces deux entreprises et ne songe plus qu'à la guerre.)

C'était la troisième fois que Catilina briguait la dignité de consul, et il était soutenu par Antonius. Cicéron, pour traverser la brigue de Catilina, fit passer une nouvelle loi qui ajoutait à la rigueur des dispositions de la loi ancienne.

Comme Catilina ne put être élu, l'effet de cette loi ne retomba point sur lui, mais sur Murina, intime ami de Cicéron, que Sulpicius et Caton accusèrent d'avoir acheté les suffrages. Cicéron le défendit l'année suivante.

Point ne fut besoin à M. Thiers de traverser les brigues de certains représentants de l'extrême gauche, souteneurs non avoués du mouvement du 18 mars. Devant l'unanimité des voix données au chef du pouvoir exécutif, ces Messieurs jugèrent à propos de quitter l'Assemblée, et de déposer leur démission, pour pouvoir à leur aise se dévouer à la cause de la Commune. Ils voulurent un jour, jouer le rôle de conciliateurs et d'intermédiaires entre le gouvernement régulier et les émeutiers, le chef du pouvoir exécutif ne se rendit point à leurs raisons où la logique faisait défaut. La vigilance et la pénétration du consul romain, défenseur naturel de l'Etat, avait déjoué les intrigues des conjurés.

Ce fut cette même vigilance et cette même pénétration dans M. Thiers, qui brisèrent les complots et les embûches dressées dans l'ombre, et contre sa personne et contre l'Assemblée nationale.

La Commune voulut tenter les derniers coups et s'essayer à la guerre ouverte, légions contre légions, à ciel découvert, sur des champs de bataille.

XXVII

Les messagers catilinasques. — Les messagers communards.

(Il envoie dans différentes parties de l'Italie ses principaux satellites; lui-même, à Rome, prépare tout pour l'exécution du complot. Il propose aux conjurés, réunis chez Porcius Lœca, l'assassinat de Cicéron.)

Ce fut dans la nuit du 6 au 7 novembre que les conjurés, sous la présidence de Catilina, se concertèrent sur les mesures à prendre pour arriver à la réussite de leur complot ; Cicéron était leur plus grand obstacle ; ils cherchèrent de nouveau à s'en défaire par un coup de poignard. Pendant ce temps-là, les messagers de Catilina sont dépêchés dans tout le *Latium*, pour insurger les populations et les soulever en armes contre la République. Ces messagers, étaient pour la plupart, des hommes obscurs, sauf Julius qui, portait un beau nom, dit le président des Brosses, sans en être plus connu.

Les messagers satellites de la Commune dépêchés à

Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Toulouse, à Limoges et dans les grands centres de la province, étaient porteurs d'une déclaration au peuple français. Cette déclaration avait été élaborée dans la nuit du 19 au 20 avril. On y lisait en substance que, la dite Commune, était la garantie absolue de la liberté individuelle, de la liberté de conscience et de la liberté du travail..... « L'autonomie de la Commune n'aura pour limite que le droit d'autonomie, égal pour toutes les autres communes adhérentes au contrat, dont l'association doit assurer l'unité française. » Les communes de France furent légèrement enthousiasmées de cette déclaration, où les clauses du contrat, auquel elles devaient adhérer, étaient formulées en termes trop obscurs. Elles ne virent que des mots pleins de nuageuses interprétations, et laissèrent à leur police respective le soin d'emprisonner les porteurs et les messagers de ce nouvel appel au peuple. Quelle impudence dans les auteurs de cette déclaration ! Ils promettent les libertés; et déjà ils avaient décrété l'injure à la liberté individuelle, en faisant des arrestations plus arbitraires les unes que les autres; l'injure à la liberté de conscience en fermant les églises de Paris et en emprisonnant les prêtres et les religieux comme otages; l'injure à la liberté du travail en fermant tous les ateliers, et en faisant la chasse aux ouvriers honnêtes et laborieux. La Commune est entrée dans la voie des illégalités, elle va se jeter dans les aventures, et aboutir aux crimes les plus atroces et les plus hideux.

XXVIII

Une coutume romaine. — Les femmes du peuple de Paris et Fulvie la Romaine. — Manlius et Bismarck. — L'Étrurie et l'Algérie. — Les soldats de Sylla et les bandes de voleurs allemands. — Une nouvelle France.

(Le chevalier C. Cornélius et le sénateur L. Vargunteius s'offrent pour l'exécution du crime, qui échoue, grâce à Curius et à Fulvie. Intrigues de Manlius en Etrurie.)

On connaît la coutume romaine d'aller saluer le matin son patron, et en général les personnages importants. Les assassins catilinasques prirent ce prétexte pour se transporter au seuil de la maison de Cicéron, et le poignarder. Les mêmes manœuvres ont été reproduites par les chefs de la Commune, sur le seuil des maisons et des palais. Aux premières heures des jours d'avril et de mai, on vit s'arrêter plusieurs fois des escouades d'hommes armés, celles-ci faisant cortége aux délégués à la sûreté générale qui, ceints de l'écharpe rouge, se faisaient ouvrir les portes des appartements, garrottaient leurs habitants en invoquant la loi des suspects, et les jetaient dans des voitures cellulaires, qui s'ébranlant, les emportaient au galop dans les prisons de Paris. Souvent ces délégués eurent à se retirer sans capture, dépistés ou trompés par les femmes du peuple, comme Cornélius et Vargunteius le furent par Fulvie la Romaine.

Ces arrestations à domicile, coïncidèrent avec le mouvement insurrectionnel de l'Algérie, plus accentué sous la Commune que pendant la guerre avec l'Allemagne.

Bismarck, avait lâché ses messagers du crime et de brigandage, pour soulever la colonie africaine française contre sa métropole. Il savait qu'il réussirait dans son projet haineux et jaloux de nos gloires, et il ameuta les brigands de toute espèce qui affluaient sur ce coin de terre, comme Manlius les ameuta en Étrurie.

L'Étrurie, était peuplée de voleurs venus de toutes parts et des soldats que Sylla avait établis aux dépens des habitants du pays. Malheureusement, notre colonie algérienne est faite d'une population très-peu homogène, ses brigands nous viennent de l'Allemagne. Nul ne me contredira quand je dirai : les Allemands ont la palme en indélicatesse et en rapines sur leurs confrères de même profession en Europe, ou dans le monde entier. Race de voleurs disciplinés sous l'autorité d'un chef de bande, il est de notre intérêt de les expulser de partout, au plus vite par tous les moyens légaux.

Les habitants de l'Étrurie, se trouvaient lésés par la présence des soldats de Sylla sur leur sol. Les Arabes algériens, se trouvent lésés plus encore, par la présence des Allemands sur leur terre africaine. Remplaçons ces bandes de voleurs campés dans notre colonie, par les bandes pacifiques des familles honnêtes de l'Alsace et de la Lorraine, que les malheurs de l'invasion et la haine du nom allemand obligent à émigrer loin du pays natal. Ceux-ci feront, là-bas, une colonie florissante, et nous leur aurons donné une patrie nouvelle, un foyer, des sillons, un ciel, où tous les échos leur diront le nom de la France !...

XXIX

Le pouvoir discrétionnaire entre les mains de Cicéron et de M. Thiers. — Les assassins politiques. — Le régicide.

(Sur le rapport de Cicéron, le sénat prononce la formule qui investit les consuls du pouvoir discrétionnaire.)

La République française était en péril, ses consuls étaient voués à la mort, ses citoyens honnêtes, à Paris, étaient incarcérés, et sous menace d'être fusillés dans les préaux des prisons. En face de telles extrémités, l'Assemblée nationale se devait à elle-même d'investir ses consuls du pouvoir discrétionnaire. Elle le fit, comme le sénat à Rome, en face de Catilina et de ses assassins. Le chef du pouvoir exécutif, eut alors entre les mains la plus grande puissance dont la constitution put armer un magistrat. Jusqu'ici, le consul avait défendu la République : maintenant, il s'appuiera sur l'Assemblée nationale et sur une mesure de salut public. Cette puissance suprême lui donnait le droit comme à Cicéron, de lever des troupes, de faire la guerre, de contenir tous les citoyens dans le devoir, et d'exercer sur le territoire français, l'autorité civile et militaire, d'établir des cours martiales, et de punir sans pitié les assassins politiques. Les conjurés de Catilina se tenaient en embuscade au détour des rues de Rome, et sur les ponts du Tibre, pour poignarder les magistrats et les consuls; les conjurés de la Commune faisaient de même sur les places publiques, dans les faubourgs de Paris et de Versailles et des grandes villes de France, pour tuer et ses consuls et les représentants du

gouvernement régulier. L'assassinat politique, selon la Commune, était une loi qui s'imposait à tout citoyen; en tuant ses adversaires politiques, elle disait remplir un devoir de justice et de nécessité.

XXX

Un préjugé renouvelé des Romains. — L'évidence du danger. — Le Bayard moderne. — Mac-Mahon et Metellus Celer. — Une acclamation universelle.

(Mesures prises par le sénat contre les ennemis du dehors et du dedans; récompense proposée à ceux qui révéleront la conspiration.)

La communication des sénateurs, ouvrit enfin les yeux au public sur le projet des conjurés, beaucoup de gens croyaient encore qu'on exagérait les choses, et que tout ceci n'était qu'une querelle de faction, ordinaire à Rome entre les grands. Ce préjugé survécut même à la mort de Catilina, et obscurcit la gloire que s'attribuait Cicéron d'avoir sauvé Rome.

Que de fois, sous le règne de la Commune, aux jours mêmes de la terreur, le public de la province ne voulut point croire au sérieux de l'insurrection : tous les récits, et tous les faits rapportés par des témoins évadés de Paris étaient regardés comme exagérés, on ne voulait point se faire à l'idée que la Révolution de 1871, put atteindre jusqu'aux proportions des journées de 1830 et de juin 1848, et cependant, on apprenait qu'un Manlius

d'autrefois, nommez-le, ou Bergeret *lui-même*, ou Cluseret, peu importe, avait pris les armes à la tête d'un nombre immense de citoyens. On ne se rendait point à l'évidence du danger, malgré les voyages rapides des généraux, ramenant des frontières de l'Est, nos soldats de retour des forteresses allemandes, malgré les camps militaires déployés autour de Versailles et dans la banlieue de Paris. La France toute entière ne s'émut, et ne comprit l'importance de la conjuration de la Commune, qu'à la nouvelle de la nomination du brave maréchal Mac-Mahon, le Bayard moderne, comme général en chef de l'armée de l'ordre, contre l'armée du désordre. Métellus Celer fut un des plus honorables citoyens de la République romaine, et l'homme qui seconda avec le plus de zèle le consul Cicéron. Mac-Mahon, était certes, le soldat de France le plus honorable et le plus chevaleresque, l'homme le plus capable de seconder le chef du pouvoir exécutif, pour l'écrasement de la Commune et le salut du pays. Metellus avait mérité le nom glorieux de Celer (le Rapide), dans ses marches en avant contre les ennemis de Rome. Notre Mac-Mahon, lui aussi, fut le général plein de rapidité et d'élan dans les combats, et contre les barbares Teutons, qui s'en souviennent, et contre les barbares cosmopolites de la Commune, qui l'ont vu terrible et fier, quand il les acculait, eux et leurs fuyards dans Paris dévasté. Cicéron, au sortir de son consulat, céda à Métellus Celer le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Nul mieux que Mac-Mahon n'est capable de succéder à M. Thiers, et de gouverner la France. Seul, il serait accepté par les partis; il serait acclamé par les honnêtes gens et par les hommes dévoués.

XXXI

Paris cité du plaisir. — Un pli de roses. — Un rêve d'angoisse. — La ville cloîtrée. — Un souffle ardent. — Un corps automatique. — Terreur communarde. — Le fils du consul Lepidus. — Les ministres et les députés de Versailles.

(Consternation de Rome. Catilina se rend au sénat; foudroyé par l'éloquence de Cicéron, il est forcé de sortir.)

Bien peu de temps s'est écoulé depuis que Paris était les délices de l'univers. Avant la guerre contre l'Allemagne, Paris était le rendez-vous des plaisirs, du luxe et des fêtes; Epicure y tenait école, et ses nombreux disciples y menaient une vie de sybarites, à qui le moindre pli de rose eut donné le frisson et la fièvre. Mais, un soir de grande bataille sur les bords du Rhin, le vent des hautes cimes vosgiennes, lui apporta je ne sais quelle peur et quel remords. Au milieu de ses rêves, Paris s'éveilla en sursaut, au souvenir joyeux de sa gloire, et de la gloire française, qui toutes deux ensemble, allaient peut-être se perdre, comme deux barques qui sombrent, dans une tempête de nuit. On vit alors un étrange spectacle : deux millions d'habitants, hommes, femmes, enfants et vieillards, patriciens ou plébéiens, grandes dames et femmes du peuple : tous, et toutes debout, pour le même travail : la défense de Paris assiégé par les barbares. On emplit les greniers d'abondance, les jardins, les parcs, les clôtures, publics ou privés; les grilles aux flèches d'or s'ouvrent et se ferment pour recevoir les troupeaux. Les canons noirs s'allongent sur les remparts et aux embrasures des forts, les pont-levis s'abaissent lourde-

ment. Ils ne se relèveront plus que pour livrer passage aux bataillons de guerre, ou aux malheureux réfugiés de la banlieue qui fuient les envahisseurs.

Paris a été la ville cloîtrée pendant cinq mois, tenant tête aux hordes sans nombre des Allemands, qui croyaient la surprendre au milieu de ses fêtes, couronnée de fleurs, et agitant les grelots de Momus. Mais ils l'ont trouvée fière et ardente au combat, couronnée de fer, ceinte de l'acier des batailles; et si elle a été amenée à capituler, elle ne l'a fait que sous les étreintes et les brisements de la famine; elle est demeurée invaincue par les Teutons, qui n'ont forcé aucun de ses bastions et ébranlé aucune de ses portes. Sous le premier siége, Paris était triste, mais il avait son aspect plein de grandeur et de mâle beauté : le souffle ardent du patriotisme gonflait ses narines; le feu de la haine contre l'ennemi allumait ses regards, grondait dans son cœur et courait dans toutes ses artères. Sous le second siége, sous les néfastes de la Commune, Paris n'offrait plus le même aspect. Dès le début insurrectionnel, la Cité semblait un grand corps, solide en apparence, mais qu'une respiration mécanique mène artificiellement. On souriait automatiquement au soleil d'avril. « On regardait avec curiosité les écuyers en rupture de cirque, dont le nouveau pouvoir avait fait ses aides-de-camp, garibaldiens de comédie, comparses militaires, maigres voyous, qui, n'ayant jamais enfourché que la chimère de leur faim, se cramponnaient aux crinières de leurs montures. Ces lugubres canailles étaient armées jusqu'aux dents » (1).

Voici venir les sombres journées de mai, où des lois de terreur et de suspicion s'abattent brutalement sur la population honnête. On court, on s'agite aux portes des prisons et dans les antichambres des influents du

(1) Second siége de Paris, par Ludovic Hans.

jour, pour réclamer avec larmes l'élargissement des prisonniers, ou la faveur d'un entretien hâtif avec les otages.

On ne sait plus à qui se confier ; plus d'asile inviolable, comme à Rome sous Catilina. Ce n'est point la guerre, ce n'est point la paix ; chacun, à ses craintes personnelles, mesure l'étendue du péril commun. Les femmes, que la grandeur de l'histoire française n'avaient accoutumées qu'aux alarmes de la grande guerre contre l'étranger, s'épouvantent d'un lendemain communard qui leur apportera le bruit de la fusillade dans les rues, le pillage des maisons, le poison, les massacres, les incendies, tout ce cortége affreux d'une guerre civile, dont Catilina et les siens, n'étaient que de pâles précurseurs.

A cette heure du désespoir il y eut cependant à Paris, mais surtout dans le sein de l'Assemblée nationale, des hommes qui résistèrent au courant des masses terrifiées. C'était l'usage à Rome que les jeunes gens qui voulaient se faire une réputation, débutassent par des accusations publiques contre des citoyens puissants. Cicéron (*pro Vatino, c.* X) fait un grand éloge du zèle et du courage que montra contre la conjuration de Catilina, Paulus Emilius, fils du consul Lepidus. L'histoire n'oubliera point les noms des ministres et des députés qui, au risque de perdre la popularité de leurs centres électoraux, se firent courageusement les accusateurs publics de la Commune, et dénoncèrent l'Internationale, son inspiratrice, à la rigueur des lois et à la vindicte publique.

XXXII

Une menace sauvage. — Un courant magnétique. Les démolisseurs ou les révolutionnaires.— C'est tout un.

(Il quitte Rome et se rend au camp de Manlius, en confiant à Céthégus et à Lentulus l'exécution du complot dans Rome.)

Vous avez lu cette parole menaçante de Catilina, annonçant les ruines et les désastres dans la ville de Rome. Que cette menace ait été adressée à Caton, avant les comices, pour l'élection des consuls, ou à Cicéron, dans l'enceinte du Sénat ; peu importe, elle reste la même, mais elle n'eut heureusement qu'une exécution amoindrie.

Pareille menace fut lancée à l'adresse de M. Thiers, dans ces quelques lignes que lui écrivit le farouche Delescluze : « Si les troupes Versaillaises ne rentrent pas immédiatement dans leurs positions, en dehors de l'enceinte, je fais brûler complétement Paris. » Il eut réalisé complétement son rêve infernal, si l'armée de l'ordre eut été moins rapide dans son évolution à travers Paris.

Les émancipations révolutionnaires auront-elles donc toujours une mission diabolique ? Je suis incliné à le croire. Les révolutions du passé, celles d'hier et celles d'aujourd'hui, en mouvement et en marche au milieu des peuples, ont toutes été des usurpatrices d'autorité et des négatrices de Dieu. Ainsi faites, elles ont toujours eu pour finale l'anarchie des intelligences, que prépare et produit le chaos matériel. Sous Catilina, la foule con-

jurée était le jouet de sa propre ignorance, et la victime des mensonges d'un habile agitateur. Sous la Commune, les foules conjurées, victimes elles aussi de l'ignorance, se sont laissées égarer par le charlatanisme des meneurs. Ceux-ci les ont abruties dans l'ivresse, par l'alcool, leur ont glissé l'envie, ce démon qui mord au cœur et ne laisse à ses possédés que des instincts féroces; plus tenaces et plus sanguinaires que ceux des bêtes fauves. Quelle est donc l'influence magique qui s'échappe des idées révolutionnaires et de ses héros politiques?

Quel est ce courant magnétique qui s'établit entre la foule et l'appareil révolutionnaire? J'ignore l'ouverture mystérieuse de ces phénomènes dans l'histoire des peuples; mais ce que je n'ignore pas, c'est que les chefs des révolutions n'ont jamais fait que des dupes, et, qu'en suivant leurs leçons doctrinales, leurs disciples les plus zélés n'ont jamais su que désorganiser, sans avoir eu jusqu'à ce jour d'autre puissance que celle des ruines.

XXXIII

Un pastiche oratoire. — Un programme menteur.

(Message de Manlius à Q. Marcius Rex, commandant des forces romaines en Etrurie.)

Le pastiche du message de C. Manlius est tout entier, presque mot pour mot, dans un discours prononcé en 1870, par un orateur de l'Internationale. Il est reproduit dans ses lignes les plus accentuées, dans la proclamation affichée dans Paris par les citoyens Brunel, Eudes et

Duval, promus au grade de généraux dans l'armée de la Commune. Cette proclamation était plus hypocrite que ne le fut celle du général Romain. On y traçait un programme que les actes de chaque jour devaient démentir.

XXXIV

La réponse au message de la Commune et au Congrès de la ligue républicaine. — Proclamation aux Parisiens.

(Réponse de Q. Marcius. Catilina annonce mensongèrement son départ pour Marseille.)

La réponse au message militaire du général Catilinasque ne se fit pas attendre. Elle fut brève et concise, comme sous la Commune, celle du gouvernement régulier, soit aux hypocrisies du programme des généraux fédérés, soit au Comité provisoire du congrès de la ligue patriotique des villes républicaines, convoqué à Bordeaux. A ce dernier, il était dit que le devoir du gouvernement était d'user des pouvoirs que lui conférait la loi du 19 avril 1834.

« C'est un devoir auquel on peut être assuré qu'il ne faillira pas. Il trahirait l'Assemblée, la France et la civilisation, s'il laissait reconstituer à côté du pouvoir régulier, issu du suffrage universel, les assises du communisme et de la rébellion. » Plus tard, et avant l'assaut définitif de la ville révoltée, une proclamation fut adressée aux Parisiens par le gouvernement de Versailles. On y parle un langage ferme et énergique, le

langage d'un pouvoir légal qui, s'affirme dans sa force et dans sa décision mûrement pesées, sans exclure la modération et la clémence, pour les représentants de l'émeute.

D plus, la proclamation suivante fut adressée aux Parisiens avant l'assaut de la ville révoltée.

PROCLAMATION AUX HABITANTS DE PARIS.

« La France librement consultée doit obéissance au gouvernement qui est le seul légal, le seul qui puisse commander, si le gouvernement n'est pas un vain mot.

« Le gouvernement vous a donné les mêmes droits qu'à Lyon et à Marseille, vous ne pouvez pas demander des droits plus étendus.

« La minorité qui vous opprime, prétend imposer à la France ses violences ; elle viole la propriété, emprisonne les citoyens, suspend le travail, arrête la prospérité, retarde l'évacuation du territoire par les Allemands, et vous expose à une nouvelle attaque de leur part, qu'ils se déclarent prêts à exécuter sans merci, si nous n'arrivons pas nous-mêmes à comprimer l'insurrection.

« Nous promettons encore de laisser la vie sauve à ceux qui déposeront les armes, nous continuerons les subsides aux ouvriers nécessiteux ; mais il faut que l'insurrection cesse, car elle ne peut pas se prolonger sans que la France périsse.

« Le gouvernement aurait désiré que vous puissiez vous affranchir vous-mêmes de vos tyrans ; puisque vous ne le voulez pas, il faut bien qu'il s'en charge; jusqu'à présent il s'est borné à attaquer les ouvrages extérieurs.

« Le moment est venu, où pour abréger votre supplice, il doit attaquer l'enceinte.

« Il ne bombardera pas Paris ; il ne tirera le canon que pour forcer une porte ; il s'efforcera de limiter au

point attaqué, les ravages d'une guerre dont il n'est point l'auteur.

« Il dépend de vous. de prévenir les désastres irréparables d'un assaut. Vous êtes cent fois plus nombreux que les sectaires de la Commune. Réunissez-vous, ouvrez-nous les portes. Alors le canon cessera, et le calme, l'ordre, l'abondance et la paix renaîtront; les Allemands évacueront le territoire, les traces de nos maux disparaîtront.

« Parisiens, pensez-y mûrement : dans très-peu de jours nous serons dans Paris. La France veut en finir avec la guerre civile. Elle le veut, elle le doit, elle le peut, et elle marche pour vous.

« Vous pouvez contribuer à vous sauver vous-mêmes et rendre l'assaut inutile, en reprenant votre place, dès aujourd'hui, au milieu de vos concitoyens et de vos frères. »

Cette proclamation ranima les espérances des Parisiens réfractaires à l'émeute; elle enhardit leurs projets secrètement élaborés, d'ouvrir les portes aux soldats de l'ordre ; mais elle souffla une haine plus intense encore aux agents de la Commune, qui mirent à l'ordre du jour leurs décrets les plus arbitraires et les plus iniques.

XXXV

d'écrire à la Salluste. — Une phrase de
ie. — Le style hypocrite des révolution-
— Une plaidoirie mal étayée. — Barba-
bandits.

(Lettre de Catilina à Catulus.)

ettre est bien dans le style et le mode d'écrire na. Salluste n'est ici qu'un transcripteur assez ut-être y aperçoit-on quelques retouches; mais it rien changé au caractère de l'auteur de cette aux idées émises par lui. Salluste y a laissé chose de sa forme, des couleurs propres à son des tours de phrases par lui préférés, ses ex-s favorites, ses mots à effet dramatique. C'est e revêtement ajouté à cette lettre de l'agitateur reste, se ressent du trouble d'un scélérat, qui ner à sa conduite de la dignité et les couleurs stice, mais qui se décèle malgré les efforts, ou ar ses propres efforts.

néchants, dit Sénèque, ne comprendront-ils ja-'il n'y a que les gens de bien qui puissent le pa-t que chacun, même malgré soi, a le cœur sur s.

lettre est un tissu d'hypocrisies très-habilement ées, l'auteur s'y ménage un beau rôle, il s'y pose en victime qu'en défenseur désintéressé de ses yens opprimés. Il n'a souci que de sa dignité ielle et de la dignité du pays. Il pousse même la sse à ce point qu'il ne veut pas, dit-il, user des

moyens radicaux pour arriver au succès de sa cause. Il laisse la violence et la brutalité à ses adversaires.

Chez les meneurs de la Commune, en dépouillant leur correspondance et leurs soi-disant fragments littéraires, on se heurte çà et là à des paroles qui osent justifier la révolution, et qui tentent l'apologie des entreprises du socialisme. A la lecture de leurs élucubrations, on pourrait croire qu'ils n'ont eu souci que des malheureux et de la dignité du pays gravement compromise. Cependant, ils avouent comme Catilina, qu'ils ne sont pas récompensés suivant leur mérite, et que leur valeur intrinsèque se refuse à être reléguée dans une position moyenne, quand d'autres de valeur moindre ont fait la conquête des positions les plus élevées. Il est difficile de plaider de longue haleine une mauvaise cause, et de l'étayer d'une façon continue; des étais mauvais fléchissent et se brisent sous la lourdeur de la masse, et une plaidoirie qui ne se soutient que par artifice arrivera difficilement à persuader ceux qui l'écoutent et à gagner leur adhésion.

La lecture assidue des pages qui composent ce qu'on est convenu d'appeler : la littérature officielle sous la Commune, ne m'amènera jamais à voir dans cette Commune une calomniée dans ses intentions et dans ses actes de vie publique. Je n'y puis voir une évolution politique basée sur le droit et la justice. Je me refuse à la prendre pour une héroïne endossant l'armure pour la défense du peuple qui souffre. Je la repousse avec colère quand elle affirme sa haine contre le Prussien. J'affirme, à mon tour, qu'elle a été inspirée par les Prussiens, que par imitation servile pour ces derniers, elle n'a voulu que piller et tuer, et que justice ne lui sera rendue que le jour où l'historien futur regardant l'ignoble défilé de ses bataillons, leur criera : Arrière les barbares! comme il criera aux légions brutes des Pandours Allemands : Tas de bandits!

XXXVI

Les décrets du Sénat à Rome et les décrets de l'Assemblée à Versailles. — L'état morbide des esprits à Paris et à Rome.

(Manlius et Catilina sont déclarés ennemis par le sénat, qui prend encore de nouvelles mesures.)

Le premier de ces décrets venus du Sénat promettait une récompense à ceux qui viendraient à révélation, le second accordait une amnistie à ceux qui mettraient bas les armes avant le temps marqué.

Mêmes décrets venus de l'Assemblée nationale furent adressés aux révoltés de Paris. La teneur de ces décrets est la même à Versailles qu'à Rome, l'amnistie est acquise aux repentants, aux fédérés qui rentreront dans leurs foyers et déserteront la cause de la Commune. Les restrictions sont les mêmes, on ne poursuivra que les assassins des généraux Lecomte et Thomas, comme on ne devait poursuivre à Rome que les condamnés pour crime capital.

Ici, Salluste s'exprime en termes de pitié sur la situation morale des esprits à Rome, c'est à son point de vue un état morbide que celui qui retient des foules dans un camp de révoltés, malgré l'appel qui leur est fait dans le camp légal, et malgré la récompense promise à leur désertion.

Les désertions faites en nombre n'eurent lieu sous la Commune qu'aux avant-postes, à la faveur de la nuit; et ce n'était pas tant l'amour de la révolution et l'attachement à ses doctrines qui retenaient les fédérés, que la

crainte d'être fusillés sur les ordres de leurs chefs. Ils avaient été, pour un grand nombre, incorporés violemment dans les bataillons de la Commune. Il leur importait peu de savoir les marches ou contre-marches des généraux Cluseret, Dombrowski, comme il importait peu à la foule des conjurés romains de connaître la distribution des armes faites par Catilina aux paysans ou sa visite à Flaminius dans une ville d'Etrurie.

XXXVII

La fréquence des émeutes à Paris. — L'ordre règne à Varsovie. — Le pourquoi des révolutions à Paris et à Rome. — Les esprits mutins et frondeurs. — Le cap des Tempêtes. — Rome et Paris centres de gloires et de vertus, sentines des vices et réceptacles des hontes. — Un mot de J. Sthal. — Le vieux levain. — L'amour et la paix nécessaires.

(Pourquoi les partisans de Catilina étaient nombreux.)

Pour apprécier sainement l'histoire française contemporaine, je dois constater que notre pays est plus que tout autre pays le jouet des émeutes et des révolutions. Chaque période de vingt années lui apporte comme note finale, le bruit du canon dans les rues de Paris, et le crépitement meurtrier de la fusillade. Puis, tout se tait, un dictateur surgit, qui d'un pied dédaigneux balaye émeute et émeutiers ; un flot de la Seine lave les pavés, les flots de l'Océan se courbent sous les prisons

flottantes qui transportent au loin les condamnés, et de nouveau l'ordre règne à Varsovie.

Les émeutes éclatent chez nous à heure fixe; les raisons de ces éclats sont multiples, et mon rôle de commentateur m'en interdit le développement. Il m'invite cependant à interroger d'un regard curieux, ce qui se meut pour nous Français et pour l'histoire de nos révolutions, dans ce point d'interrogation de Salluste, se demandant le pourquoi de la fréquence des révolutions à Rome?

Le peuple romain, ou plutôt le peuple de Rome, était ami des changements : il lui fallait de temps en temps un nouveau décor politique, comme il lui fallait chaque soir un nouveau décor sur les planches de ses théâtres. Cette mobilité d'esprit, toujours avide de changement, était une première cause de ses révolutions. Une autre cause venait de la jalousie de la classe pauvre contre la classe riche. Les hommes qui ne possèdent pas, et qui reculent devant le travail et les rudes labeurs pour acquérir, sont toujours prêts pour l'émeute. Les oisifs sur la place publique pendant le jour, les rôdeurs de carrefours pendant la nuit, sont toujours en quête de troubles et de séditions; et cette catégorie était nombreuse dans la ville aux sept collines. Le peuple de Paris n'est-il pas d'un esprit aussi léger et aussi mobile que le peuple de Rome? Plus amis encore de changement politique que les vieux plébéiens, les plébéiens modernes de Paris se font difficilement à un gouvernement sans troubles publics: Le vaisseau qui les porte dans ses flancs, et les couvre de ses voiles tendues aux vents, n'est supportable, qu'à la condition qu'il bravera les récifs et les écueils. Dans le but de rompre la monotonie de la traversée, et aux risques de tout perdre et d'être engloutis, les passagers déchaînent des tempêtes. Le ciel est beau, la vague est scintillante, le flot est plein de murmure, le navire s'avance au large en creusant

son sillon ; mais les nautonniers sont boudeurs et mutins ; ils ont rêvé des perspectives plus lumineuses, je ne sais quels points de vue fantastiques, puis enfin on leur a promis quelque chose de mieux. Ils se mettent à l'œuvre, saisissent le gouvernail, ils veulent toucher à l'objet de leur rêve et atteindre l'idéal. Mais, regardez!

Le ciel est noir, les vagues sifflent, les flots hurlent, la foudre gronde, les voiles se déchirent, le navire est en grand péril ; les malheureux! ils ont voulu doubler le cap des tempêtes, le cap de la Révolution.

Rome, dans son passé, nous apparaît comme un centre où venaient aboutir toutes les grandes voies commerciales et stratégiques. Par ces voies, les richesses affluaient sur les marchés de la grande cité, par ces voies se faisait le défilé des légions triomphantes.

Mais si Rome était devenue le centre intelligent et puissant du monde, il en était devenu aussi la sentine. Ses gardiens et ses magistrats y donnaient un abri et un droit d'asile aux étrangers chassés de leur pays et de leurs provinces, pour cause d'inconduite.

Ils venaient à Rome cacher leurs hontes et y poursuivre leur mode de vie oisive et criminelle. Aux jours tourmentés, sous le consulat de Cicéron, on coudoyait sur les places publiques de Rome, des soldats parvenus que Sylla avait gorgés d'or et de richesses, et dont tout le savoir était de parader devant les foules qui les jalousaient.

Joignez à ces oisifs et à ces parvenus, les mécontents, les hommes déçus dans leurs demandes d'emplois et d'honneurs, les indigents, les hommes sans mœurs, les intrigants, et vous compterez à Rome des milliers de citoyens qui, au premier signal d'un chef quelconque, se rangeront derrière lui pour attaquer les gouvernants légaux et bouleverser l'État. Les émeutiers, les infâmes, les voleurs et les oisifs, n'ont aucun souci de cette

grande chose qu'on nomme la Patrie. Ils ne vivent et ne subsistent que du malheur public.

Paris, dans son passé, nous apparaît aussi comme un centre immense, où affluent et refluent les richesses artistiques, commerciales et industrielles du monde entier. Ses voies fluviales et ses chemins de fer l'ont mis en rapport avec tous les peuples civilisés qui lui envoient pour un temps leurs enfants les mieux doués, et les lui redemandent quand il leur a donné son cachet de noblesse et l'empeinte de son génie. Paris, est réellement un lieu de concentration où viennent se fondre, se sublimer tous les éléments essentiels de la population française, et suivant la remarque très-vraie de Sthal : « *L'Europe ne croît à ses gloires que quand Paris les a signées et paraphées.* »

Mais, les magistrats et les édiles de Paris, ont été comme les municipes de Rome, toujours trop faciles pour accorder un droit de cité. Paris, est un centre où la gloire rayonne et une sentine faite de toutes les hontes et de tous les crimes. Paris, est tout à la fois un sanctuaire d'élite, religieux, littéraire, scientifique, et artistique, et une caverne infecte de voleurs et de débauchés. Cette ville incomparable a ouvert ses portes, sans demander des garanties d'honnêteté et de délicatesse aux pèlerins et aux visiteurs venus de tous les points de l'horizon, et elle a été profanée par des milliers d'aventuriers cosmopolites qui n'ont su se mouvoir dans cette enceinte hospitalière que pour tramer la ruine de la France et s'agiter dans des émeutes. Paris compte dans ses habitants des oisifs à qui tout travail honorable répugne, les bohêmes, des gens tarés, des corrompus incorrigibles, l'écume des provinces françaises et l'écume infecte des grandes villes de l'Europe. Les révolutions et les émeutes de Paris ont été faites par ces troupeaux d'hommes sans nom, sans patrie; on les a vus, depuis quatre-vingts ans, toujours préparés pour l'insulte et le renversement de

l'ordre public, toujours alliés aux intrigues des mécontents et des ambitieux, conspirant à main armée contre les gouvernants qui se sont succédés sur le trône de France.

Enfin, si Rome ancienne était bouleversée par les révolutions fréquentes et si cette fréquence révolutionnaire lui venait de la mobilité de son esprit, du caractère léger et mutin de son peuple, de son hospitalité largement donnée aux étrangers, aux intrigants et aux criminels, je prétends, en outre, que ses bouleversements politiques lui venaient surtout de ce fléau que Salluste appelle le fléau des vieilles haines entre citoyens d'un même pays. Rome aurait toujours été une grande ville pacifique, l'opulente capitale du monde ancien, si elle n'avait eu qu'à éxpulser de son enceinte les voleurs et les criminels étrangers ou indigènes. Mais elle était déchirée par les haines qui partageaient et morcelaient ses citoyens acharnés les uns contre les autres, se disputant avec rage le gouvernement suprême au profit de leurs chefs politiques.

Ce fléau des vieilles haines entre frères, enfants d'un même pays, héritiers de ses joies et de ses larmes ; ce fléau des vieilles haines est venu s'abattre chez nous ; c'est un levain plein d'aigreur qui fermente dans notre peuple et a corrompu les masses. La France peut, c'est son droit, exiger que Paris expulse de son sein tous les gens sans aveu, les artisans du crime et de l'émeute ; mais elle ne sera à l'abri des dissensions et des déchirements, que le jour où tous ses enfants se réuniront sous le même drapeau, sans amour servile pour tel régime monarchique ou républicain, tel ou tel prétendant au pouvoir ; mais portant tous au cœur la même haine et le même amour, la haine pour l'étranger qui nous insulte et l'amour pour la France, acclamant un chef par voie de suffrage universel.

XXXVIII

La dictature de Tours et de Bordeaux. — Les rancunes antipatriotiques. — La noblesse sous Catilina. — La noblesse sous la Commune.

(Renouvellement des discordes entre le sénat et le peuple.)

Sous la dictature de Tours et de Bordeaux, dictature représentée non point par des hommes tels que C. Pompée et M. Crassus, mais par deux vieillards inoffensifs, servant de plastron à celui que M. Thiers a nommé un fou furieux, on vit des jeunes hommes sans considération et sans valeur morale, s'improviser les tribuns du peuple français et se revêtir de l'autorité militaire et judiciaire. Livrés à la fougue de leur âge, ils ne surent qu'injurier les bons patriotes et livrer les populations à des agitations rancunières, au lieu de les soulever pour la défense du sol outragé par les envahisseurs. Ces insulteurs à gages avaient une aversion marquée pour la noblesse française et les fils de famille qui, s'inspirant de leur foi religieuse et de leur vieille tradition patriotique, défendaient la France sur les champs de bataille et se faisaient tuer pour elle. Ils n'avaient en vue aucune puissance personnelle, leur but n'était point de faire prévaloir leur principe politique ; sauver leur pays et chasser les barbares était leur seul but.

Ces fils de la noblesse française n'ont point (comme à Rome) trempé dans la conjuration. Le dossier de Catilina a dévoilé la félonie de quelques membres du Patriciat; mais le dossier de la Commune n'a révélé aucun nom nobiliaire parmi ses affidés.

XXXIX

La puissance paternelle chez les anciens. — L'histoire d'un père et de ses deux fils sous la Commune. — Maudite soit la révolution.

(Quoique la puissance de Pompée eût affaibli le parti populaire, la conjuration de Catilina ranime ses espérances. Un fils de sénateur, Fulvius, qui se rendait auprès de Catilina, est tué par son père.)

Valère Maxime et Dion Cassius nous rapportent sans commentaires la mort tragique d'Aulus Fulvius, égorgé à l'angle d'un chemin de la campagne de Rome. Fulvius se rendait au camp de Catilina pour prendre part à la conjuration. On se prend de pitié devant ce jeune homme percé par le poignard, et cherchant dans les dernières convulsions de la vie qui s'échappe avec son sang, quel est son meurtrier; ce meurtrier, c'est son père, il le reconnaît et il meurt. La puissance paternelle chez les anciens était une puissance tyrannique, implacable, ne se laissant fléchir ni par les larmes, ni part le repentir. Le caprice était sa loi, et le droit de vie et de mort sur ses enfants était son code. Les lois religieuses du paganisme civilisé, tant à Rome qu'à Athènes, n'allaient pas jusqu'à se faire les justicières d'un homme qui tuait ses esclaves, ou d'un père qui tuait ses fils et ses filles, selon son humeur et sa volonté. Le sang ainsi versé ne trouvait ni défenseur, ni justice vengeresse. Je ne sache pas que le sénat ait demandé à Fulvius (car il était sénateur), un compte sévère du sang d'Aulus,

son fils. Le trouble et l'effroi causés dans Rome et dans l'enceinte sénatoriale par la conjuration catilinasque, étaient trop grands pour qu'on eut le temps de s'occuper d'une enquête judiciaire sur la mort d'un praticien. Ce praticien était un conjuré, c'était plus que suffisant pour absoudre son meurtrier qui dut même recevoir les louanges de ses collègues sur son zèle pour la République insultée et menacée.

Sous le régime de la Commune, que de familles françaises eurent à déplorer de voir quelques-uns de leurs membres engagés dans les rangs des conjurés. J'ai connu un père, fou de douleur et de désespoir ; il avait deux fils, l'un était soldat de l'armée de Mac-Mahon, et disait vouloir tuer le plus d'insurgés qu'il pourrait ; l'autre était aide de camp de Cluseret, et comptait parmi les conjurés les plus exaltés et les plus farouches. J'ai été le témoin d'une colère folle de ce père, qui maudissait comme Fulvius son fils insurgé et le vouait à la mort. Aujourd'hui il pleure, mais en homme résigné sous la volonté de Dieu. Le sort a voulu que le soldat de l'armée de l'ordre fut frappé mortellement d'une balle aux portes de Paris, et que le soldat de la Commune fut épargné, pour être ensuite déporté dans une enceinte fortifiée, à l'île St-Marcoud.

On ne pouvait rien dans l'antiquité contre la force aveugle que le paganisme appelait le destin ; on ne peut rien aujourd'hui contre la force d'en haut (qui doit être nommée, quand même : la bonne Providence de Dieu), que de se résigner, sans murmure et sans blasphème. Fulvius en tuant son fils agent catilinasque, fut un héros païen ; mais il reste dans l'histoire comme un quasi meurtrier. Le père dont je viens de parler, est un héros chrétien digne d'une pieuse sympathie.

Il nous reste le droit de blâmer sévèrement la conduite de ce fils du sénateur romain, mettant son père dans la dure nécessité de choisir entre deux crimes : ou

le crime d'assassinat, ou le crime de trahison d'Etat. Il nous reste aussi le droit de rejeter sur l'âme perverse du déporté, le sang de son noble frère, les larmes et le désespoir de son père. Maudits soient les fils qui, n'écoutant plus les conseils de l'expérience et les traditions de leurs ancêtres, se livrent aux folies et aux crimes des provocateurs d'émeutes. *Maudite la Révolution !!*

XL

Les chevaliers d'industrie politique. — Confiance extorquée. — Moyens insidieux.

(Lentulus, par l'entremise d'Umbrénus, cherche à gagner les députés allobroges, la conspiration leur est révélée.)

Il est prudent de ne point engager sa foi et la conduite de ses affaires au premier venu ; ce premier venu est souvent un intrigant ou ce que nous nommons en expression moderne : un chevalier d'industrie.

Il est sage de ne point se livrer aux parvenus de fraîche date ; leur inexpérience les rend inhabiles, et leur suffisance est un leurre trop risqué pour ceux qui ont besoin de lumières et de conseils.

Il était bien osé, ce parvenu de fraîche date, à la liberté et à la vie civique, cet affranchi, pour s'adresser aux députés de la petite république des Allobroges, et les engager à entrer dans la conjuration de Catilina, eux et la jeunesse de leur pays.

Pourquoi s'abouchait-il de préférence avec les députés,

sinon parce qu'il les savait les mandataires d'une province pressurée par l'avarice et les concussions des proconsuls romains. Il savait l'inutilité de leurs démarches près du sénat, l'inutilité de leurs plaintes sur l'avarice sordide de leurs gouverneurs; il guette, pour ainsi dire, l'heure du découragement chez les députés, pour leur proposer un moyen de se soustraire à la rapacité des proconsuls, de vaincre le mauvais vouloir du sénat, de passer outre et d'arriver à la conquête de la liberté.

Il les conduit ensuite dans une maison hantée par les conjurés, dans le secret des appartements d'un homme marié à une courtisane (1) : dans sa pensée, cette courtisane devait persuader les députés allobroges et les amener à leur donner leur concours et celui de leur peuple.

En effet, ils ne sortirent de cette maison qu'après promesse faite de soutenir l'entreprise des conjurés. Nous verrons ce qu'il advint de cette promesse faite à la légère; et extorquée d'une manière insidieuse à des gens d'honneur et de bonne foi.

(1) Cet homme était D. Brutus, l'époux de Zemprona, dont il est parlé plus haut, au paragraphe XXVe.

XLI

L'honneur d'une parole donnée. — Fidélité gardée. La France revêche à la Commune de Paris.

(Les Allobroges se décident à tout déclarer à Q. Fabius Sanga, qui prévient Cicéron.)

La République des Allobroges faisait partie de la province romaine dans les Gaules, et comprenait le Dauphiné et la Savoie d'aujourd'hui. Les citoyens de cette république étaient donc Gaulois et en possédaient les grandes qualités, l'ardeur pour les choses de l'esprit, l'ardeur et la bravoure guerrière, le mépris de la mort, et l'honneur dans une parole donnée, même à leurs ennemis ou à des vainqueurs. A l'époque où l'affranchi cherchait à extorquer leur amitié, ils étaient les sujets de la république romaine et lui avaient promis fidélité. Aussi, je ne m'étonne plus de leur retour si rapide vers cette fidélité, après réflexion sur l'imprudence de leur entretien avec les conspirateurs. Leur situation de dépendance sous les ordres des gouverneurs romains est malheureuse, c'est vrai, Rome est injuste pour leur petite république, c'est vrai encore; mais tout cela ne constitue pas à leurs yeux un prétexte plausible pour s'affranchir d'un joug odieux et pour fouler aux pieds l'honneur d'un contrat d'alliance. Ils avouent leurs quasi-engagements avec Catilina et députent un de leurs patrons au consul Cicéron pour lui révéler la conjuration.

Vous souvient-il de l'audace de certains agents de la Commune, cherchant à entraîner les villes du midi de la France en les invitant à donner leur concours aux

conjurés de Paris? Comme les Allobroges leurs ancêtres, les habitants du Dauphiné et de la Savoie, ne prêtèrent une oreille complaisante aux raisons sophistiques des émissaires de la capitale française que pour leur confier leurs griefs contre les gouvernants du 4 septembre; mais ils ne voulurent point user de ces griefs comme d'une arme contre le repos de l'Etat et l'honneur de la France. Les agents de l'émeute ne se tinrent pas cependant pour battus, ils continuèrent leurs agissements dans toute la France, surtout dans les départements qui, au temps de Catilina, formaient la Gaule citérienne ou cisalpine (1).

XLII

Le dernier message de la Commune. — Cris de chauve-souris aux abois. — Aux armes. — Debout les villes de France.

(Les émissaires de Catilina agitent la Gaule citérieure et ultérieure, le Picenum, le Brutium et l'Apulie.)

Le dernier message de la Commune eut un certain succès dans les contrées industrielles du midi, au sein des cités ouvrières, et y excita quelques mouvements qui restèrent toujours sans conséquences alarmantes; car aux yeux même des mécontents et des esprits irrésolus ou inquiets sur l'issue de la conjuration, la Commune apparaissait prise, comme Catilina, de je ne sais quel ver-

(1) Voir le plaidoyer de Cicéron pour Muréna, chapitre XLIe.

tige, présage de sa ruine et précurseur de sa mort violente.

Le 16 mai 1871, cinq jours avant l'entrée des troupes de Versailles, le citoyen Paschal Grousset adressait aux provinces cet appel suprême, ce n'était point le chant du cygne, mais bien le dernier cri de la Commune, cette chauve-souris aux abois, qui dans son effarement précipitait son vol sinistre et devait bientôt disparaître, comme l'oiseau des nuits expulsé par la lumière et le soleil, ses ennemis intimes.

« Depuis deux mois d'une bataille de toutes les heures, Paris n'est ni bas ni entamé (*sic*).

« Paris lutte toujours sans trêve et sans repos, infatigable, héroïque, invaincu.

« Paris a fait un pacte avec la mort, derrière ses forts, il a ses murs; derrière ses murs, ses barricades; derrière ses barricades, ses maisons qu'il faudrait lui arracher une à une, et qu'il ferait sauter plutôt que de se rendre à merci.

« Grandes villes de France, assisterez-vous immobiles et impassibles à ce duel à mort de l'avenir contre le passé, de la république contre la monarchie?

« Ou verrez-vous, enfin, que Paris est le champion de la France et du monde... que ne pas l'aider, c'est le trahir !.....

« Vous voulez la république ou vos votes n'ont aucun sens; vous voulez la Commune, car la repousser serait abdiquer votre part de souveraineté nationale; vous voulez la liberté politique et l'égalité sociale, puisque vous l'écrivez sur vos programmes; vous voyez clairement qne l'armée de Versailles est l'armée du bonapartisme, du centralisme monarchique, du despotisme et du privilége, car vous connaissez ses chefs et vous vous rappelez leur passé.

« Qui attendez-vous donc pour vous lever!

« Qui attendez-vous pour chasser de votre sein les in-

fâmes agents de ce gouvernement de capitulation et de honte qui mendie et achète à cette heure même de l'armée prussienne, les moyens de bombarder Paris par tous les côtés à la fois?

« Attendez-vous que les soldats du droit soient tombés jusqu'au dernier sous les balles empoisonnées de Versailles?

« Attendez-vous que Paris soit transformé en cimetière et chacune de ses maisons en tombeau?

« Grandes villes, vous lui avez envoyé votre adhésion fraternelle, vous lui avez dit : combats, je suis avec toi!...

« Le temps n'est plus aux manifestes, le temps est aux actes, quand la parole est au canon.

« Assez de sympathies platoniques, vous avez des fusils et des munitions. Aux armes!

« Debout les villes de France!....

« Paris vous regarde, Paris attend que votre cercle se serre autour de ses lâches bombardeurs et les empêche d'échapper au châtiment qu'il leur réserve.

« Paris, fera son devoir et le fera jusqu'au bout.

« Mais ne l'oubliez pas! Lyon, Marseille, Lille, Toulouse, Nantes, Bordeaux, et les autres....

« Si Paris succombait pour la liberté du monde, l'histoire vengeresse aurait le droit de dire, que Paris a été égorgé parce que vous avez laissé s'accomplir l'assassinat. »

« *Le délégué de la Commune aux relations extérieures,*

« P. Grousset. »

XLIII

La distribution des rôles aux Catilinasques et et aux communards. — La colonne Vendôme. — Coups de bottes prussiennes. — Une coudée supplémentaire. — 18 brumaire. — Iéna.

(A Rome, les conjurés conviennent d'incendier la ville, de tuer le consul et les autres citoyens désignés, et d'aller rejoindre Catilina.)

Les chefs catilinasques ne pouvaient compter que sur un nombre restreint de conjurés; leur propagande révolutionnaire ne leur avait amené que des bandes en désordre, désireuses de pillage et de rapine, mais non de luttes sur des champs de bataille à Rome, ou ailleurs : aussi, ne se hâtèrent-ils point de tenter le sort des combats contre les légions de la république. Ces combats ne devaient être engagés qu'aux derniers jours de l'émeute; Catilina devait y succomber dans un élan désespéré de courage digne d'une meilleure cause. On se contenta de distribuer aux conjurés des rôles odieux. Les uns devaient calomnier le consul et le désigner au peuple comme seul responsable de la guerre civile et du sang des victimes, d'autres devaient incendier les palais et les monuments, cerner la maison de Cicéron; d'autres, enfin, étaient chargés de poignarder les rebelles à la conjuration.

Les chefs de la Commune avaient à leur suite une armée plus nombreuse que celle de Catilina, et s'ils eussent été plus rapides dans leur sortie en masse, nul doute qu'ils ne se fussent emparé de Versailles et n'eussent envahi l'Assemblée nationale; mais ils délibérèrent à la

façon des émeutiers de Rome, à qui Catilina reprochait des atermoiements intempestifs, et quand ils lancèrent leurs bataillons sur les voies qui mènent à Versailles, il était trop tard pour vaincre : ces bataillons furent décimés par la mitraille et la fusillade. Rentrés dans Paris, dans un désarroi complet, ils se distribuèrent des rôles semblables aux rôles des conjurés catilinasques. Leurs journaux rejetèrent tout l'odieux de la lutte sur la personne de M. Thiers, et sur celle du brave maréchal Mac-Mahon. Ils projetèrent l'incendie des palais, des musées, des temples, la gloire de la grande cité, décrétèrent la démolition de l'hôtel du président de la République et le renversement de la colonne Vendôme. Ce fut à l'instigation du Prussien que fut exécutée cette mesure antipatriotique.

Le Prussien grimaçait de rage, en voyant debout sur une place publique de Paris une gigantesque colonne militaire, faite de bronze et d'airain conquis sur des champs de bataille fameux, et racontant en style laconique, mais fier, la honte de l'Allemagne vaincue dans une campagne de trois mois, par l'armée française, sous les ordres de Napoléon. Cette colonne fût jetée par terre par la Commune.

Des officiers prussiens ont été les spectateurs invités de sa chute, ils ont ricané de ce ricanement de bête fauve dont ils ont le monopole, en frappant ses glorieux débris du talon de leurs bottes ; mais en dépit de la Commune et de la Prusse, sa comparse, nous relèverons cette colonne, nous la hausserons, si cela nous plaît, d'une coudée supplémentaire, et sur son sommet nous replacerons la statue du héros du 18 brumaire écrasant la révolution, et du héros d'Iéna écrasant les armées prussiennes.

XLIV

Les ambassadeurs d'Europe et d'Amérique et la Commune. — Prusse communarde. — Un toast en mauvais français. — La fin justifie les moyens. — L'héritier historique de Catilina. — L'opinion de M. J. Simon sur la Commune.

(Les Allobroges, à l'instigation de Cicéron, demandent et obtiennent un serment écrit des conjurés. Lettre de Lentulus à Catilina confié à Volturcius.)

Le rôle de provocateur d'émeute et de révolution ne sied à personne, et quand des ambassadeurs chargés de représenter noblement les intérêts de leur nation, acceptent ce rôle et se font entremetteurs politiques dans un but d'ambition, ils ne sont dignes que du mépris universel. On peut cependant plaider les circonstances atténuantes pour les ambassadeurs Allobroges devenus les agents involontaires de Catilina, et retournant dans leur ville capitale pour demander avis à leurs concitoyens. Ils sont d'une médiocre habileté dans la gestion des affaires diplomatiques, mais ils ne sont point des criminels; ils n'eurent qu'un tort, celui de descendre des régions où ils représentaient leurs pays, régions sereines au-dessus des orages politiques et que ne devait point ébranler le bruit de la rue et de l'émeute.

J'ai peine à croire que certains ambassadeurs des nations de l'Europe et de l'Amérique eussent été à Paris les complices de la Commune, et l'eussent favorisée dans ses agissements. Cela n'est pas : la Commune était à la fois l'ennemie farouche de notre France

et l'ennemie de toutes les nations. Elle en voulait non-seulement à nos richesses et à nos gloires, mais aussi aux richesses et aux gloires universelles. Terreur et fléau pour la France, elle ambitionnait de terroriser le monde et d'y ruiner toute civilisation (1).

La Prusse seule pourrait être accusée de sympathie communarde ; jusqu'à quel point ? Je l'ignore ; mais il me serait facile de déchirer le voile qui cache les détails techniques de ses compromis avec l'émeute. Qu'elle m'explique seulement la portée de ce fait que je ne commente point, mais que j'affirme sur l'honneur. J'en ai été le témoin indigné.

Le jeudi 25 mai, à quelques lieues de Paris, sous un ciel illuminé d'incendies, des officiers de la garde royale-impériale prussienne portèrent un toast en mauvais français, et burent : à la Commune de Paris !

Je lui dirai à cette Prusse : pour réussir dans ton entreprise atroce, tu emploies les émeutiers comme auxiliaires, tu entres en relation avec les forçats, les voleurs, les incendiaires, les meurtriers, les athées et les impies. Prends garde à toi, prends garde à cet adage

(1) C'est l'opinion de M. Jules Simon sur la Commune :

« Cette insurrection, messieurs, ne voulait renverser le gouvernement que dans le but de renverser la société. Elle l'avouait. Que nous apportait-elle en place des ruines qu'elle allait faire ? Nul ne le sait ; car les socialistes, aujourd'hui, n'ont pas de doctrines. Toutes leurs écoles sont décriées et abandonnées. Ils ont des soldats, des généraux, des meneurs ; ils manquent d'apôtres. Leurs écrivains n'expriment que des négations.

« Nous ne savons donc pas ce que la Commune apportait ; mais nous savons, à n'en pas douter, ce qu'elle attaquait ; et c'était notre civilisation. Lorsqu'à ses derniers jours, elle a brûlé des monuments qui illustraient la France, mais qui appartenaient au monde, on a cru à un coup de désespoir : ce n'est pas cela ; elle poursuivait son œuvre telle qu'elle l'avait voulue. Elle n'avait pas pu détruire un de ses ennemis, le gouvernement légal du pays ; elle faisait à son autre ennemi, la civilisation, tout le mal que, dans son agonie, elle pouvait encore lui faire. On la définira ainsi : c'est un pouvoir qui a mis le feu, avec préméditation, aux bibliothèques et aux musées. »

plein de vérité en Allemagne comme en France : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !

Il ne te reste même pas ce fragment de pudeur et de délicatesse qui restait encore à Catilina. Il répugnait à cet agitateur de tendre la main aux esclaves de Rome, et de les appeler au service de sa cause ; sa fierté patricienne s'irritait à cette pensée. Et cependant, les esclaves de Rome antique étaient moins infimes et moins repoussants que les suivants de la Commune.

Peuple prussien ! tu n'as aucune des vertus inspirées par le paganisme de la Grèce et de Rome, tu n'es point comme les peuples modernes, imprégné des lumières et enveloppé des rayons de la civilisation chrétienne. Va ! tu ne seras jamais le peuple type, le peuple de l'avenir !

Tu as l'astuce hypocrite des Grecs dégénérés, la tactique du militarisme barbare, jetant sur un autre sol ses masses profondes, comme un torrent de boue qui ravage, Mais tu n'es point l'héritier historique des Romains et des Grecs, tu n'es point le descendant d'une noble race. Le conjuré de Rome hésiterait même à sympathiser avec toi, car tu n'as voulu de lui que son surnom, il n'est point connu aujourd'hui sous le nom de Sergius, de l'illustre maison patricienne Sergia. C'est Catilina, ou le Pillard. Tu n'es même plus pour nous le peuple prussien, tu n'es qu'un peuple de pillards.

XLV

turcius de la Commune. — Paix et silence sur sa tombe.

(Arrestation de Volturcius et des Allobroges sur le pont Milvius.)

rcius accompagnant les députés allobroges, sans rendre compte du ridicule attaché à son rôle, e de ses sympathies pour la conjuration qu'il plus saine et plus habile. Il avait cru devoir uer à l'insurrection sans arrière pensée, et tra- à un système d'organisation, sans rien aban- au hasard. Mais ses efforts ne furent pas se- et il aima mieux se constituer prisonnier entre ns des préteurs de la République, que de laisser ice de son intelligence et de ses talents militaires onjuration populacière.

olturcius de la Commune ce fut, ce me semble, le délégué à la guerre. Militaire par vocation, très-actif et très-intelligent, il se livra corps et a cause insurrectionnelle qui ne lui en sut aucun ontraria tous ses projets et ses mesures de dé- ratégique. Ses collaborateurs militaires, insolents res, lui firent prendre en dégoût le rôle qu'il a la faiblesse d'accepter. Il aima mieux s'attirer geances de la Commune que de lui continuer cours, avec la collaboration en masse du comité et les prétentions grotesques de Félix Pyat, se nt la haute main sur *les différents services de nistration de la guerre.*

ttre de démission résumait la situation de l'é-

meute, menacée dans son avenir par l'indiscipline de ses bandes armées et par l'inhabileté de ses chefs improvisés.

Si Volturcius s'indignait, et de l'inertie et de la lâcheté des catilinasques, Rossel, à dix-huit siècles d'intervalle historique, rencontrait la même inertie et la même lâcheté chez les communards. Rossel a été condamné par ses compagnons d'armes, et livré aux rigueurs dernières de la justice militaire. Paix et silence sur sa tombe. N'éveillons son souvenir que pour le porter devant Dieu, qui juge les cœurs et sonde les reins. Ne prononçons son nom que pour le murmurer, dans une prière à Dieu qui a pitié et qui pardonne.

XLVI

L'arrestation des chefs conjurés. — Papiers, documents catilinasques et communards. — Signatures et paraphes.

(Cicéron mande auprès de lui les chefs de la conjuration. Il convoque le sénat dans le temple de la Concorde, et introduit Volturcius et les députés.)

L'embuscade préparée sur le pont de Milvius, avait réussi complétement ; elle avait livré aux mains des préteurs Lucius Flaccus et Caïus Pontinus, les principaux chefs, et les noms de leurs complices. Dans la nuit du 2 au 3 décembre 690, à la fin de la troisième veille, Cicéron reçut un message, lui annonçant l'arrestation des députés Allobroges, des gens de leur suite, et la capture d'un char faisant partie des équipages des voyageurs.

Ce char renfermait une liasse de correspondances adressées, soit à Catilina, soit au peuple allobroge. Ces correspondances soigneusement cachetées ne furent ouvertes qu'en assemblée publique, dans l'enceinte du sénat, puis communiquées au peuple. Les conjurés furent arrêtés, les uns à deux milles de Rome, les autres dans leurs maisons de ville, et conduits sous escorte dans le temple de la Concorde. Le consul y fit convoquer d'urgence les sénateurs et leur annonça l'heureuse issue de ses travaux et de ses efforts, pour sauver la République de la ruine préparée par les catilinasques.

Cette séance solennelle fut ensuite consacrée au dépouillement des lettres et des messages séditieux portant le cachet et l'empreinte, non-seulement des gens du vulgaire, mais aussi des hommes les plus considérables de Rome.

Un jour, quand le calme sera fait dans les esprits sur la Révolution du 18 mars, il sera curieux de l'étudier, d'après sa correspondance publique et privée, d'après les lettres de ses agents supérieurs, les ordres de ses agents subalternes, ou les simples billets signés et paraphés par ses bureaucrates. Son Excellence le Ministre de la guerre, l'honorable général, M. de Cissey, facilitera cette étude future, en nous permettant de puiser dans le récollement qu'il prépare de tous les papiers et documents de tous genres, relatifs au gouvernement de la Commune. Tous les manuscrits, mémoires, notes, lettres, factures, ordres, etc., etc., trouvés dans les diverses administrations, sont livrés aujourd'hui à une commission spéciale qui s'occupe à les classer, après un dépouillement minutieux. L'érudit ne trouvera point de perles littéraires dans ce fumier ; mais il y trouvera les crudités de la vérité sur l'insurrection (1). La Com-

(1) La rédaction intelligente de l'*Autographe* s'est livrée à ce travail et doit bientôt reproduire en *fac-simile*, les authentiques les plus grotesques et les factums écrits les plus hideux des conjurés communards.

mune y parlera d'elle-même, d'après ses textes, elle se prononcera d'après ses propres authentiques, elle se pèsera avec ses poids, sa balance et son contrôle, elle se condamnera avec sa signature, elle paraphera elle-même son verdict de mort.

XLVII

L'interrogatoire des prévenus. — Leur attitude au temple de la Concorde et aux conseils de guerre.

(Aveux de Volturcius, dénonciation des Allobroges. Le sénat décrète l'arrestation des chefs.)

L'interrogatoire des conjurés catilinasques dans l'enceinte du temple de la Concorde, serait très-intéressant à étudier et à suivre jusque dans ses plus petits détails. Cet interrogatoire est d'une lecture plus saine et plus attachante que celle des causes célèbres des cours d'assises, dont le populaire s'éprend de nos jours. Ces détails sont disséminés, çà et là, dans les ouvrages des historiens et des annalistes de Rome, sous César et sous Auguste. Le sommaire en a été laissé par Salluste dans son histoire de la conjuration, et par Cicéron, dans sa IIIe catilinaire. Ce sommaire suffit pour nous éclairer au sujet de la culpabilité des accusés. A la barre des tribunaux anciens et modernes, devant les juges romains et les juges français, siégeant pour interroger les émeutiers, l'attitude des prévenus est toujours la même; ils sont vantards, poseurs et insolents, hypocrites et menteurs. Rarement ils sont dignes, sans violence de

langage contre les témoins à charge, et sans insulte à la magistrature. Volturcius et les autres accusés ont d'abord recours au mensonge, ils avouent ensuite que leurs attaches avec les émeutiers sont de fraîche date, qu'ils ont été contraints, le couteau sous la gorge; enfin ils avouent leur complicité morale et physique à l'insur-surrection quand ils se voient chargés par une nuée de témoins qui les confondent en leur citant leurs dires révolutionnaires, et en exhibant leurs signatures au verso de parchemins compromettants.

L'attitude chez les chefs de la Commune traduits en conseils de guerre n'a point varié, elle est faite des mêmes insolences et des mêmes vantardises. Leurs réponses se traînent dans les mêmes ornières; elles ont une même inspiration mensongère, elles sont un même tissu grossier d'hypocrisies et de dissimulation. A les entendre, ils n'ont pris part à l'insurrection qu'à son début, dans un but de patriotisme; ils étaient menacés de mort, ils ne prirent part à aucune réquisition, et ils ne se sont imposés à personne. Jamais ils n'ont porté atteinte à la liberté individuelle; ils n'ont pas été les complices de l'emprisonnement des soldats et des prêtres, de l'assassinat des otages, de l'incendie des maisons, et des fusillades derrière les entassements de pavés. Leurs aveux de complicité insurrectionnelle ne se produisent enfin que devant les dépositions écrasantes des victimes qui font passer sous leurs yeux des lettres sanglantes ramassées dans la boue, ou trouvées sur des cadavres; des ordres sanguinaires et incendiaires venant de leurs officines et portant leurs signatures de bourreaux.

XLVIII

Les accusés et l'opinion publique. — Les dieux s'en vont. — Les impies et les dévots païens. — Les types grotesques sous la Commune. — Le type sorcier.

(Joie de la multitude. Révélations de L. Tarquinus qui nomme Crassus parmi les conjurés. Le sénat déclare l'accusation calomnieuse.)

L'assemblée sénatoriale et les masses plébéiennes partagèrent les mêmes indignations, à l'audition ou à la lecture du procès des conjurés. La défense seule de Lentulus fut diversement appréciée : elle reposait sur sa prétendue crédulité aux livres sybillins, et sur la science divinatoire qu'il avait apprise à l'école des aruspices. Les plébéiens d'alors, et un grand nombre de patriciens indifférents pour le culte et les pratiques religieuses, étaient peu attachés à leurs dieux. Les dieux s'en vont ! Tel sera sous les empereurs le cri que diront les flots sonores du Tibre aux échos du littoral. Ce cri lugubre était déjà commencé sous le consulat de Cicéron ; les dieux se mettaient en marche pour quitter Rome, et les aruspices ne pouvaient plus se regarder sans rire, à l'heure où ils fouillaient dans les entrailles des animaux. Les indifférents et les impies se moquèrent donc de Lentulus, étayant sa défense sur sa piété envers les dieux et son inspiration sybilline ; ils n'eurent aucune pitié pour lui. Les Romains pieux et dévots pour leurs dieux, crurent à sa bonne foi et sollicitèrent sa grâce. Le consul ne se laissa point fléchir, il vit dans la per-

sonne de Lentulus ce que l'opinion publique y voyait: un homme dangereux, et plus dangereux que tout autre conjuré, puisqu'il n'avait pu se faire ouvrir les livres sybillins, qu'en corrompant les quindecemvirs commis à leur garde dans le Capitole. Sa participation à l'émeute était d'autant plus coupable qu'il y mêlait la religion, et qu'il en usait comme d'un piédestal au profit de son ambition.

La Commune était riche en hommes typiques, les types ridicules et grotesques abondaient parmi ses chefs, mais elle ne recruta qu'un type sorcier: Babick, l'enfant du règne de Dieu et parfumeur, rue de Nemours, 15, à Paris-Jérusalem, sous l'ère fusonienne. S'il eut été appelé à comparaître devant un conseil de guerre (comme Lentulus), il se fut affirmé l'inspiré, le devin, le prophète, et eut fait de son discours un panaché de formules mystiques. Babick était un fusonien, c'est-à-dire disciple d'une religion inventée par M. de Toureil, sorte de mysticisme composé de toutes les religions. On a publié de maître Babick, une de ses lettres écrite à un coréligionnaire, non en vers sybillins, mais en prose hiéroglyphique et dans une orthographe qui n'appartient qu'à la gent communarde et à la gent sorcière.

XLIX

Le revirement des esprits à Paris et à Rome. — L'éducation bourgeoise est à refaire. — Les boutiquiers du Siècle et du Radical. — Loin de France et de Paris les communards. — Une des plaies du moment. — M. de Laborde en séance académique.

(Catulus et Pison cherchent en vain à faire impliquer César dans la conjuration.)

Salluste mentionne le revirement des esprits dans Rome, devant la réalité hideuse du complot ourdi par Catilina et les siens qui ne voulaient rien moins qu'incendier la ville et massacrer ses habitants. Ce revirement des esprits fut plus complet et plus universel à Paris, quand on put après la délivrance se rendre compte des projets insensés des coryphées de la Commune. Ce revirement chez les bourgeois Parisiens n'était pas pur d'alliage égoïste; car beaucoup d'entre eux ne maudissaient les communards et ne les livraient aux soldats que pour tirer vengeance de l'incendie de leurs maisons, du pillage de leurs meubles et des pertes matérielles qu'ils avaient subies. Ils se seraient tus, si les émeutiers n'avaient fait que poursuivre la chasse aux prêtres et aux soldats de l'ordre, la violation des maisons religieuses et des temples, le pillage des sanctuaires et le massacre des otages.

L'armée ne fut libératrice que le jour où elle campa près de leurs maisons pour en écarter l'incendie, le maréchal Mac-Mahon ne fut grand que le jour où il accula les derniers bataillons fédérés dans les rues

étroites et les impasses de Belleville. La bourgeoisie parisienne doit se refaire dans un autre milieu plus moral, elle doit se retremper dans des idées plus saines et plus généreuses que celles qui, jusqu'ici, ont fait toute son éducation politique et religieuse; elle doit compter un peu plus avec des devoirs envers Dieu et envers la patrie, ne pas se désintéresser des choses qui ne s'enchaînent point grossièrement avec le matériel brut d'une vie confortable. Elle a d'autres biens à sauvegarder que l'or, l'argent et les fruits de la terre, elle a un patrimoine immatériel à conserver intact et à protéger contre les voleurs, les corrupteurs, les corrompus et les débauchés. Elle ne doit pas mêler son rire aux rires et aux sarcasmes des impies et des gens sans mœurs et sans Dieu, sans patrie, sans idéal et sans poésie.

Quoiqu'il arrive, le monde intelligent, honnête, saura désormais ce qu'il peut attendre des hommes de la révolution, si un jour on les regarde faire dès leur début et si on applaudit à leurs attaques contre les principes de la morale et contre les vérités religieuses. Ils nous enlèveront les derniers fragments de notre héritage venu de nos ancêtres si religieux et si patriotes, pour nous léguer l'incendiarisme et la terreur, érigés en gouvernement, et nous faire descendre au niveau moral et politique du Bas-Empire.

Que serait devenu Paris, si Dieu n'avait point brisé les projets infâmes, formulés et décrétés, élaborés par le comité de salut public de la Commune, dans les jours qui précédèrent sa chute. On a trouvé sur les insurgés tués ou faits prisonniers, les ordres suivants :

« Le citoyen Millière, à la tête de 150 fuséens, incendiera les maisons suspectes et les monuments publics de la rive gauche. Le citoyen Dereure, avec 100 fuséens, est chargé du 1er et du 2e arrondissement.

« Le citoyen Billioray, avec 100 hommes, est chargé des 9e, 10e et 20e arrondissements. Le citoyen Vésinier,

avec 50 hommes, est chargé spécialement des boulevards de la Madeleine à la Bastille.

« Paris, 3 prairial, an 79. »

« Le citoyen Raoul Rigault est chargé, avec le citoyen Régère, de l'exécution du décret de la Commune de Paris, relatif aux otages.

« Paris, 2 prairial, an 79. »

Sur le cadavre d'un insurgé tué à la barricade de la mairie du 11e arrondissement, on a trouvé un ordre ainsi conçu :

« Incendiez le quartier de la Bourse, ne craignez pas.

« *Le Lieutenant-Colonel,*

« PARENT. »

En face des horreurs de la Commune, prise d'un délire sanglant et jetant partout ses incendiaires et ses assassins, on a le droit de s'étonner de l'indulgence et de l'amnistie prêchées aujourd'hui en faveur des prisonniers de l'émeute. Cette prédication s'étale surtout dans les journaux révolutionnaires, et ose ouvrir une souscription pour venir en aide aux victimes des Versaillais, comme ils disent. Sinistres farceurs que ces boutiquiers du *Siécle* et du *Radical*, qui ne déploient le drapeau de la clémence et de la pitié que pour abuser le peuple, et qui cachent sous une noble enseigne un but égoïste, celui de se recruter des suffrages pour les élections à venir.

Est-ce que l'indulgence des lois est faite pour les êtres vendus aux crimes et aux infamies les plus atroces sans espoir de retour pénitent. Cherchons à moraliser ces bêtes fauves en nous emprisonnant avec eux derrière les murs de leurs cachots, sur les planches de leurs pontons, près des sillons qu'ils creuseront en Calédonie, à Cayenne et ailleurs, mais de grâce qu'ils ne reviennent plus dans Paris, nous coudoyer dans la rue, s'asseoir à

nos tables, dormir sous nos toits. Ils redeviendraient ce qu'ils étaient hier, pleins d'âpres convoitises, consumés de basses jalousies et tout disposés à reprendre aux premiers jours les instruments meurtriers et incendiaires, dont la Commune les avaient armés.

Je ne veux point avoir l'air d'un chevalier qui s'escrime contre des fantômes; cette fureur d'indulgence pour les communards, et ces quasi excuses de leurs œuvres désastreuses ne sont point imaginaires. Elles sont une des plaies du moment à Paris, une de ces plaies qu'il faut guérir. A Paris! d'un bout à l'autre de la ville, les ruines de trop de monuments et de maisons rendent assez témoignage des crimes de la Commune, pour qu'il semble nécessaire d'en rappeler l'infamie. Et cependant, qui sait si déjà nous n'en sommes pas venus à nous familiariser avec nos désastres, à nous accommoder en quelque sorte des faits accomplis? Assez de gens pardonnent presque aux incendiaires d'avoir anéanti les Tuileries et l'Hôtel-de-Ville, parce qu'ils n'ont pu réussir à réduire en cendres le Louvre et la Sainte-Chapelle.

D'autres, vont plus loin encore dans cette voie de résignation à tout prix. Peu s'en faut qu'ils ne trouvent au crime essayé ou commis, une excuse dans son énormité même, et qu'ils n'attribuent à ceux qui l'ont voulu, je ne sais quelle arrière pensée héroïque. Comment oublier que ces hommes qui avaient si bruyamment juré « de s'ensevelir sous les ruines de leurs maisons, » n'ont renversé que les maisons d'autrui et se sont éloignés, le coup une fois fait, du tombeau qui devait les engloutir? (1) »

(1) M. de Laborde (séance académique du 25 octobre 1871).

L

Un fragment de réquisitoire. — Sauvages et communards.

(Complot dans Rome pour délivrer les prisonniers. Cicéron convoque le sénat pour délibérer sur leur sort.)

J'ouvre ici une page pour faire place à un appel demandant l'application de la loi, appel plein d'éloquence et d'énergie, adressé aux officiers des conseils de guerre siégeant à Versailles, pour juger les accusés communards :

« Messieurs (disait le commandant Gaveau), le parti auquel appartiennent ces hommes n'est pas vaincu.

« C'est à l'armée surtout de veiller au salut de la France. Vous rendrez ici à la patrie menacée les services que vous lui avez rendus sur les champs de bataille.

« Pour sauvegarder le pays et la société contre des entreprises aussi criminelles que celles dont vous avez entendu le récit, vous emploierez la seule arme qui convienne à des juges, la loi, mais vous l'appliquerez dans toute sa rigueur contre les chefs des assassins et des incendiaires.

« Rappelez-vous, messieurs, en entrant dans la salle des délibérations, les paroles prononcées dans sa déposition par un vénérable missionnaire.

« J'ai vécu pendant vingt-cinq ans au milieu des
« sauvages, et je n'y ai rien vu d'aussi horrible que ces
« faces d'hommes et de femmes acharnés contre nous
« dans le trajet lugubre de Mazas à la Roquette (1). »

(1) M. Paul Perny, provicaire apostolique en Chine (incarcéré comme otage pendant son séjour à Paris).

LI

Une réponse aux quémandeurs d'amnistie.

(Discours de César.)

Aux hommes qui prêchent une amnistie aveugle et imprudente pour les communards, et qui usent comme César d'arguments captieux et embarrassés, je réponds ainsi :

« C'est pour les veuves des gendarmes et des soldats que nous devons garder notre pitié, c'est pour les familles de ceux qui ont combattu l'insurrection, c'est pour tous ceux qui la réprouvent avec horreur, c'est pour ces pères et ces prêtres qui, devant une amnistie, n'auraient plus, eux alors, qu'à fuir la patrie et à se réfugier à la Nouvelle-Calédonie (1). »

LII

Que justice se fasse. — La besogne est pressante.

(Le sénat adopte l'avis de Caton. Digression de Salluste sur les grands hommes auxquels Rome a dû sa puissance. Quoique, du temps de l'historien, elle semblât épuisée, elle a produit encore deux hommes supérieurs, Caton et César.)

Salluste entre ici dans une digression nouvelle. Les digressions de cet écrivain sont trop fréquentes ; elles

(1) René de Pont-Jest, du *Figaro*.

choquent le lecteur, quand elles seproduisent plusieurs fois dans une œuvre d'aussi courte haleine que l'*Histoire de la conjuration de Catilina*. Celle-ci est inopportune au milieu d'un récit plein d'émotions; il eut mieux valu poursuivre une idée ayant trait à la jurisprudence, à la pénalité et au code justicier romain. Que me fait à moi la puissance féconde de Rome et de Paris à produire des hommes supérieurs et des héros de vertu, quand j'ai à juger, à Paris et à Rome, d'autres hommes et d'autres héros qui ne se recommandent que par l'infamie et la puissance dans le crime. Rome sous Catilina était encore une nourricière féconde en grands hommes, mais elle abritait chez elle une autre progéniture, et cette progéniture, elle avait à statuer sur son sort. Elle devait la condamner.

La France sous la Commune avait encore des hommes de noble race et ses héros, mais elle avait à juger ses héros du crime et à les frapper de son glaive.

Ce n'est point l'heure d'un parallèle entre César et Caton, entre Thiers, Grévy et Mac-Mahon; ce n'est point l'heure de peser dans des balances, l'or et les richesses d'une histoire nationale; c'est l'heure d'une autre besogne. Que justice se fasse: Rome doit sévir contre les catilinasques, la France doit sévir contre les meneurs de la Commune.

LIII

Sur la sellette. — Tour de Babel immorale.— Maximum des vices. — Sombre carnaval. — La grande coupable. — Pourquoi impitoyables?

(Parallèle de Caton et de César.)

Les voilà sur la sellette de la Justice ces héros sinistres de la Commune (1). « Je ne dirai pas que je m'en réjouis et que le châtiment qui les menace soit pour mon cœur une jouissance à nulle autre pareille; mais ma conscience est satisfaite de les voir appelés enfin à rendre compte aux hommes de leurs crimes et à fournir aux nations un enseignement terrible.

« Dans ce procès solennel qui va se dérouler, il y a deux choses à considérer : les faits monstrueux que la Justice doit juger, l'origine de ces crimes et le but où ils tendaient.

« Les faits ont un caractère que l'imagination ne pouvait pas avoir prévu ; leur origine est bien plus grave encore ; elle est dans l'immoralité générale, dans la dégradation de notre espèce contemporaine, dans le cynisme, dans l'impudence, dans la fanfaronnade du vice, dans l'absence de tout discernement entre le bien et le mal, dans le dérèglement des passions, dans la confusion de la politique triomphante et de la jouissance matérielle, dans l'irrévérence des droits acquis, dans la possession rapide, dans l'orgueil de la paresse, dans le mépris du travail, dans le matérialisme, dans l'exemple donné en haut aux masses d'en bas.

(1) J'emprunte cette page à *M. Xavier Eyma*, un des rédacteurs les mieux doués et les plus sympathiques du *Figaro*.

« C'est une tour de Babel d'immoralité. L'origine du 18 mars et de ses crimes monstrueux est là. Ces misérables, envers qui la pitié est une sottise sentimentale, ne sont qu'un produit de nous-mêmes qui les condamnons, de notre société imbécile et impure qu'ils déshonorent. Ils sont le maximum de tous nos vices contemporains, l'exagération de toutes nos infectes théories, l'écume de notre propre vase à nous-mêmes.

« Quand j'ai vu naître ce crime du 18 mars, je n'ai pas été surpris. Il fallait y arriver tôt ou tard.

« La France était condamnée à s'enfoncer un jour jusqu'aux genoux dans ce purin démagogique. Ce sombre carnaval, notamment depuis le 4 septembre 1870, avait été lancé de façon à finir, inévitablement, en une orgie de Courtille. Nous l'avons eue pour notre plus grande honte.

« Non ! je n'ai pas été surpris de ce défilé immonde ; je l'attendais ; mais je n'oublierai jamais le spectacle de ces bandes de masques révolutionnaires dans leur accoutrement sinistre, le képi insolent, la cartouchière pleine bouclée sur des ventres suant le vin, la vareuse pouilleuse, et aux pieds des souliers volés à l'Etat.

« Tout était là : dans ces attitudes, dans ces costumes, dans ces insolences, dans ces cris, dans ces regards de convoitise, dans ces dents aiguisées par la faim, dans ces baïonnettes menaçantes à tout bout de champ, le siècle actuel avec sa désorganisation et son immoralité était représenté.

« Tous déguisés en détrousseurs de carrefour, je les ai vus à cheval, à pied, assis devant des tables, légiférant, caracolant, paradant, parodiant 93 d'abord et le dépassant en crimes.

« Ah ! les ignobles coquins ! le premier jour de leur succès, ils ont assassiné tous les hommes honnêtes qui leur sont tombés sous la main : généraux et gendarmes, bourgeois et sergents de ville, prêtres et magistrats, ils

ont assassiné successivement toutes les libertés, le travail, le crédit, la fortune publique, la propriété, le droit, la justice. Ils ont souillé tout ce que leur main a pu atteindre ; ils ont insulté tout ce qui est respectable ; traîné dans la boue de leurs décrets et de leurs journaux tout ce qui est honnête ; ils se sont enivrés de sang et de vin ; ils ont vidé les caisses de l'Etat, les caisses de la ville, les caisses des particuliers, et cela l'escopette au poing et l'écharpe rouge aux reins !

« Ils ont souillé de leurs cohues l'air et le pavé de nos rues et de nos boulevards ; ils ont déshonoré la France, déshonoré Paris, déshonoré le dix-neuvième siècle, — et l'on croit que nous devons être généreux envers eux comme envers des vaincus.

« Non ! Ils seront punis selon les lois, mais la grande leçon qui sortira de leur châtiment, c'est que, en même temps que la société sera vengée, selon la formule ordinaire, la société sera en même temps frappée, parce que la grande coupable, je le répète, c'est elle-même.

« Ils ne sortaient pas d'un seul coin, tous ces bandits ; un seul antre ne les a pas vomis ; ils ont débordé de toutes les classes, de tous les coins de la société : écrivains de brasserie, ouvriers en rupture de travail, journalistes du bas de la boue, lovelaces de lupanars, musiciens ambulants, gens d'affaires et gens de loi tarés, déserteurs de l'atelier et mirliflors de cabaret, fruits secs du commerce, écumeurs ordinaires de places, pitres de carrefours, piliers de Cayenne et de la Nouvelle-Calédonie, il y avait de tout dans cette bande de masques, — et même, tache sans nom, comme une gangrène sur une plaie, des soldats de la France, officiers et troupiers, du zouave à l'artilleur, du lignard au cavalier.

« Voilà où est la honte. C'est cette participation de tous les immondes de la société à ce sinistre guet-apens qui nous rend impitoyables ! Car il ne s'agit pas seulement de frapper les criminels. L'histoire rapporte qu'A-

grippine, menacée de mort par son fils Néron, lui montra ses flancs en disant : « Frappe le ventre qui t'a porté. » C'était le châtiment qu'elle s'infligeait pour avoir enfanté un tel fils. La société contemporaine pour se châtier, elle aussi, doit se dire : C'est moi, moi tout entière que la justice atteint en ce moment !

« Les misérables qu'elle a engendrés, une fois disparus, la société se refera-t-elle à une image plus noble? »

LIV

Les ombres vengeresses. — Le peuple souverain. — Les règnes mauvais. — Néron et les communards. — Victimes et bourreaux. — Les fantômes de Shakespeare.

(Retour au sujet. Supplice de Lentulus, de Céthégus, de Statilius, de Gabinius et de Caparius.)

Aujourd'hui, comme hier, c'est toujours le même cri, que l'on veut élever à la hauteur d'un dogme politique : le peuple est souverain !

Je m'insurgerai contre ce dogme, tant que ce peuple souverain se personnifiera dans la plèbe émeutière et ouvrière des révolutions. Que nous veulent depuis quatre-vingts ans ces bandes du crime, ces populaces qui tuent et qui brûlent, ces hommes de sang et de ruine?

Arrière ! vous n'êtes pas notre peuple ! Notre peuple, à nous, c'est celui des ouvriers honnêtes et laborieux

des villes et des campagnes qui se meuvent dans l'atelier ou sous le soleil de Dieu pour des conquêtes pacifiques. Notre peuple, à nous, c'est celui du sacerdoce, de la magistrature, de l'agriculture, de l'industrie, des arts, de la science et des lettres. Peuple immense, ami du travail et du devoir, de la France et de Dieu. Son règne est celui de l'ordre et de l'honneur.

Ton règne, à toi, peuple de 93, de 1830, de 48, de 1871, est mauvais : c'est le règne du désordre et des hontes. Nous ne voulons pas de ton règne, nous ne nous courberons jamais ni devant toi ni devant tes priviléges. Tu as des exigences par trop singulières (et, pour ne parler que de celle que tu affiches aujourd'hui, au lendemain de la terreur communarde), elle est d'une étrange tyrannie. Heureux comme un empereur romain, tu as pu brûler Paris comme Néron brûlait Rome, tu as pu tuer, verser le sang à ton aise, et, au lieu de la Justice vengeresse tu veux la pitié, au lieu du châtiment tu réclames l'apothéose pour des assassins et des incendiaires ? Cette pitié et cette apothéose ne te seront point octroyées. Arrière ! ! !

Voici que tu évoques des spectres grimaçants, des ombres épaisses, tu ne nous feras point peur avec tes spectres à la Baudin et à la Ferré. Moi, j'évoque à mon tour d'autres spectres et d'autres ombres, des victimes et des martyrs, et je te défie de les regarder sans peur et sans reproche.

J'appelle toute la France avec moi au défilé des ombres, défilé des égorgés qui, depuis un siècle, viennent et reviennent pour nous dire leur sanglante histoire. Saluez avec moi les victimes de la révolution, les victimes de septembre ; femmes et enfants massacrés dans les rues : têtes portées au bout des piques, cadavres roulés dans des mares de sang.

Saluez le royal enfant, torturé dans sa cage immonde sous la garde brute du savetier Simon, et qui vient s'as-

surer si le bourreau demande une tête blonde sous son couperet.

Saluez ces jeunes filles vêtues de pourpre, entassées sur des tombereaux qui cahotent. L'aînée de ces jeunes filles a quinze ans ; elle dit à genoux : Ayez pitié, monsieur le bourreau.

Saluez ces cadavres suspendus aux tilleuls de la Saône comme des trophées que relient des lambeaux de chair et des membres cassés. Charlier crie à la foule : Faites mourir ou vous mourrez.

Saluez les victimes de juin ; archevêque frappé sur la barricade ; soldats fusillés dans les rues et les impasses de Paris.

Saluez les ombres d'hier : archevêque (1), prêtres, sol-

(1) Le 3 février dernier, j'adressais au rédacteur en chef d'un journal de Paris la lettre suivante. Elle a sa place marquée dans ma brochure, comme note de ce commentaire où j'appelle le regard sympathique de la France honnête et religieuse sur les victimes et les martyrs de la Commune :

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Je vous serai très-obligé d'ouvrir les colonnes de votre journal à ces quelques lignes écrites à la hâte, pour protester contre une lâcheté brutale d'une feuille hebdomadaire intitulée : *Écho de Rome.*

« Je n'ai pas la prétention de parler au nom du clergé de Paris, qui déjà s'est ému des *factums* de cette feuille malsaine. Je ne veux que jeter un cri, le cri accentué de toute âme honnête qui s'indigne et s'irrite à la lecture d'une page où la grande mémoire de Mgr Darboy est déchirée et traînée dans la boue, et par qui ? par M. Gassiat, directeur-gérant de la feuille susnommée.

« Certains journaux d'allures ultra-radicales ont cru pouvoir plaider les circonstances atténuantes en faveur des séïdes les plus farouches de la Commune, mais nul d'entre eux n'a commis l'insulte et le rire à l'égard des victimes, aucun d'eux n'a trempé sa plume dans la fange pour la secouer sur les otages fusillés à la Roquette, à la rue Haxo et ailleurs ; cette infamie était réservée au gérant de l'*Écho de Rome.* Il a fait choix du cadavre le plus glorieux, celui de Mgr Darboy, pour lui jeter la vase du ruisseau et pour souffleter son visage ensanglanté. Il s'est acharné contre sa vie si bien remplie, si belle de haute intelligence, si grande en œuvres et en paroles patriotiques et religieuses. Il a ricané en pesant sa mort, non comme celle d'un martyr de la France et de Dieu, mais comme celle d'un « *disciple de la Commune.* » Hier encore, il revenait à la besogne, et, torturant le sens d'une parole pleine de dignité de

dats, otages massacrés aux lueurs de l'incendie géante : sous les yeux du Prussien, qui payait ses valets, ses bourreaux de la Commune (2).

Saluez ces légions d'ombres ignorées, ces soldats de

Monseigneur à ses bourreaux, il insinuait perfidement que « *l'infortunée victime* » avait essayé une plaidoirie en s'affirmant partisan de la révolution du 18 mars ; « *car on lui a demandé ce qu'il avait fait en faveur de la Commune ; il a eu le temps de dire qu'il avait écrit une lettre restée sans réponse, et qu'il avait toujours compté parmi les amis de la liberté.* »

« Cette phrase est plus qu'une intempérance d'hypocrisie, c'est une lâche calomnie, une mauvaise action.

» J'ajoute à cela que, le gérant insulteur livre sa prose au public sous une étiquette menteuse et, à l'ombre d'un pavillon qui n'est pas fait pour couvrir de telles infamies. Non, la feuille de M. Gassiat n'est pas un *Écho de Rome*. La cour de Rome ne s'est jamais prêtée au mensonge contre le clergé et l'épiscopat français ; elle a toujours rendu hommage à la vertu et à la science de Mgr Darboy ; aujourd'hui, elle pleure sa mort et la nomme avec nous un deuil pour l'Église et pour la France. La feuille de M. Gassiat n'est qu'un écho de lui-même, le bruit de sa colère contre l'administration diocésaine de Paris qui l'a remercié, le souffle de sa vengeance contre Mgr Darboy, qui s'est privé de ses services. Son dernier outrage contre l'archevêque, fusillé en haine de la religion et de la vraie liberté, a soulevé l'indignation de toutes les âmes délicates, et la presse ne l'enregistrera que pour le flétrir.

« Que l'insulteur se souvienne de cette inscription gravée sur la tombe du héros antique : *Sta viator, heræm calcas ! !* qu'il vienne, si cela lui plaît, relever les noms et les actes des martyrs de la Commune : soldats, magistrats, prêtres et lévites, etc., etc. ; ce travail pieux assainira son journal. Qu'il entre à Notre-Dame, qu'il s'approche des dalles funèbres qui recouvrent les restes sanglants et mutilés de celui qui fut Mgr Darboy, l'illustre archevêque de Paris ; mais qu'il ne renouvelle plus le spectacle odieux d'un être qui, pris d'une rage folle, poursuit son ennemi jusque dans la mort et piétine sur son tombeau.

« Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes hommages respectueux.

« L'abbé P. Huot,
du clergé de Paris.

« Paris, 3 février 1872. »

(2) L'émeute parricide et folle au drapeau rouge,
L'émeute des instincts sans patrie et sans Dieu,
Ensanglantant la ville et la livrant au feu
Devant les joyeux toasts portés à nos ruines
Par cent mille Allemands debout sur les collines !
(Coppée. — *Fais ce que dois.*)

l'ordre morts silencieusement pour le devoir. Ces enfants, ces vieillards et ces femmes tués dans des jours et des nuits de révolutions populacières.

Saluons ensemble ce défilé des fantômes plus nombreux que celui que Shakespeare a rêvé dans son cerveau de poëte.

Saluons ensemble ces fantômes ; laissons-les sortir de leurs tombeaux ; laissons-les agiter leurs linceuls sanglants à la face de ceux qui les ont tués. Laissons-les jeter le remords (si c'est possible) dans l'âme de la Révolution.

LV

Une profession de foi. — Vos maitres vont passer, — saluez la canaille !

(Catilina forme et arme son armée. Il refuse le combat, attendant le succès de ses complices à Rome.)

Refuser d'enrôler les esclaves était d'une aristocratie que la Commune n'eût point pardonné à ses généraux, elle qui enrôlait dans ses rangs la gent des ramassis, et donnait des commandements aux repris de justice, elle qui professait une affection marquée pour la canaille. Lisez, écrite de la main de quelque communard de bas ou de haut lignage, cette sorte de profession de foi ; j'ignore si les vers ont été tirés d'une source étrangère ; en tout cas, voici cette pièce reproduite telle qu'elle fut crayonnée sur une des pierres tumulaires du cimetière d'Issy, théâtre des dernières luttes des fédérés :

. . . . Je ne pense pas, moi,
Que tout soit terminé quand on n'a plus de roi.
C'est le commencement : je sais que chez les nôtres,
Quelques-uns ne *veulent* que la place des autres,
Et tiennent que chacun doit être satisfait,
Si ce sont eux qui font ce que d'autres ont fait.
Leur révolution se mesure à leur taille,
Ce n'est pas pour si peu que la commune travaille.
Ami du peuple hier, moi, je le suis aujourd'hui.
J'ai souffert, j'ai haï, je lutte comme lui.
Misère, oubli, dédain, hauteur patricienne,
Ses affronts sont les miens, son insulte est la mienne.
Il le sait, et défend celui qui le défend.
Oh ! je porterai loin son drapeau triomphant :
Il ne me suffit pas d'un changement de formes;
Au sein des profondeurs j'enfonce les réformes :
Je veux, armé du soc, retourner les sillons,
A l'ombre les habits ! au soleil les haillons!
Je veux que la misère écrase l'opulence;
Que le pauvre à son tour ait le droit d'insolence;
Qu'on tremble devant ceux qui manqueront de pain,
Et qu'ils aient leurs flatteurs, courtisans de la faim.
Chapeaux bas, grands seigneurs, bourgeois et valetaille !
Vos maîtres vont passer, saluez la canaille!
Eh! non, la liberté ne veut pas de despotes.
Chapeaux bas, grands seigneurs, chapeaux bas, sans-culottes!
Puis saluez la loi, non les individus,
Car ce n'est qu'à la loi que les respects sont dus.

LVI

Le communisme jugé par l'histoire. — Fourrier. — Saint-Simon. — Le communisme en Égypte, en Grèce, à Rome, en Judée, au Moyen Age. — Platon. — Thomas Morus. — Fénelon. — Rousseau. — Mably. — Babeuf. — Proudhon. — Une définition.

(Discours de Catilina à ses soldats.)

C'est faire beaucoup d'honneur à la Commune que de l'appeler à comparaître devant un tribunal quelconque, mais, puisqu'elle veut se rattacher à la théorie du communisme ancien et moderne et représenter des idées saines, prouvons-lui par l'histoire que le communisme n'est pas un système, mais un nom qui recouvre des passions et des appétits. J'écris ici le résumé de mes impressions après lecture du remarquable ouvrage de M. Franck : *Le Communisme jugé par l'histoire.*

Il y a trois siècles, Muncer, le chef des Anabaptistes d'alors, adressait au peuple de Mulhausen un discours irrité où respire le souffle des révolutionnaires d'aujourd'hui ; de ce discours, écrit en style biblique, je détache ce fragment :

« Nous sommes tous frères et nous n'avons qu'un commun père dans Adam ; d'où vient donc cette différence de rangs et de biens que la tyrannie a introduite entre nous et les grands du monde ? Pourquoi gémirons-nous dans la pauvreté et serons-nous accablés de maux tandis qu'ils nagent dans les délices ? N'avons-nous pas droit à l'égalité des biens, qui, de leur nature, sont faits pour être partagés sans distinction entre tous les hommes ? « Sous cette forme solennelle, nous retrou-

vons l'éternel point de départ de toutes les théories communistes, l'antagonisme du riche et du pauvre, l'opposition de celui qui possède et de celui qui ne possède pas. On nous dit que le socialisme moderne n'a aucun rapport avec le communisme d'autrefois, mais il suffit d'un peu d'attention pour reconnaître que les divers apôtres du communisme, sous les noms variés dont ils l'ont affublé, procèdent tous d'un principe identique pour aboutir à des conséquences semblables. Ce ne sont que les dénominations et les apparences qui diffèrent ; ainsi, tandis que les communistes proprement dits vont droit au but et s'en prennent tout d'abord à la propriété, nous voyons les phalanstériens réclamer avant tout la suppression de la famille, et les philosophes humanitaires se borner à demander l'absorption de l'individu dans l'Etat, pensant arriver par là à l'organisation si rêvée de l'égalité universelle.

Mais, on ne saurait trop le répéter, cette diversité n'est qu'apparente, et, depuis les rêves éloquents de la république platonicienne jusqu'aux conceptions non moins imaginaires des Fourrier et des Saint-Simon, c'est toujours la même utopie qui se perpétue à travers les âges ; malheureusement, les déclamations auxquelles elle a servi de thème n'ont pas toujours résonné dans le vide, et, depuis la défaite des 40,000 paysans de Jean de Leyde jusqu'à l'horrible guerre civile qui vient d'ensanglanter Paris, il serait difficile d'énumérer tous les maux dus aux excitations des doctrines communistes.

L'histoire est unanime à en témoigner, et, sans chercher à montrer que le retour au communisme serait la négation de tout progrès, c'est-à-dire de toute idée de justice et de liberté, nous n'avons qu'à jeter un rapide coup d'œil en arrière, et nous reconnaîtrons que le communisme n'a jamais pu exister que chez des peuples encore à l'état de nature, et qu'il a cessé d'être complet dès que ces peuples sont parvenus à un degré de civilisation

assez avancé pour nous avoir transmis quelques vestiges de leurs constitutions.

« Chez les Indiens, en effet, dont les lois de Manou sont le monument le plus ancien que nous possédions, nous trouvons bien la propriété encore indécise, mais déjà pourtant elle a commencé d'exister, car elle appartient toute entière aux brahmanes, qui la font défendre par les guerriers et cultiver à leur profit par les laboureurs. »

En Egypte, même spectacle d'une théocratie seule apte à posséder, dont la domination s'étendait sur toutes les autres castes, jusqu'au jour où elle dut céder devant les progrès de celle des guerriers ; voilà donc les deux peuples les plus anciens dont l'histoire fasse mention, et chez lesquels nous rencontrons la communauté des biens érigée en une sorte de dogme, mais au profit d'une oligarchie sacerdotale et consacrée par la servitude du reste de la nation.

Chez les Juifs, la propriété nous apparaît pour la première fois avec le caractère individuel ; mais elle est loin d'avoir encore son existence réelle et complète ; elle reste une sorte d'usufruit, limitée par certaines conditions destinées à assurer à chacun un lot à peu près égal. Que résulte-t-il de cette espèce de communauté qui cesse déjà de profiter à une classe unique, mais qui gêne encore l'action de la liberté humaine? L'absence d'industrie et de commerce, l'ignorance des sciences et des arts, et, comme l'observe fort judicieusement M. Franck, à l'époque de la plus haute prospérité du peuple juif, sous le règne du plus grand des rois, il a fallu qu'il appelât dans son sein lui, si fier et si jaloux de son culte, des ouvriers étrangers pour élever un temple à son Dieu. A mesure que nous avançons dans l'histoire, nous voyons la propriété cesser de plus en plus d'être collective : la voici qui se divise à Athènes, à Corinthe, et dans toutes ces cités grecques qui brillèrent d'un si vif éclat

par leur culte des arts, leur commerce et leur industrie ; à Sparte seulement, dans cette république guerrière, fondée par la conquête et maintenue par l'asservissement des anciens habitants du pays, l'institution de la propriété reste lettre morte, parce que Lycurgue, en la fondant, la déclare inaliénable.

Un éternel sujet d'étonnement, c'est de voir Platon emprunter des exemples de république idéale à cette Sparte orgueilleuse et cruelle pour qui le droit de la force était celui de la justice. Platon, voulant fonder le communisme, est parti, comme tous les autres, de l'inégalité sociale pour aboutir à la domination de quelques-uns et à l'esclavage du plus grand nombre.

Dans cette revue sommaire des théories communistes, nous ne pouvons passer sous silence le christianisme, dans lequel plusieurs écrivains ont prétendu trouver la confirmation de leurs systèmes. Représenter le Christ comme un socialiste, c'est cependant prouver qu'on n'a jamais lu l'Evangile, ou que l'on ne l'a pas compris. Si nous y trouvons à chaque page le conseil de renoncer aux biens de ce monde, comme malsains et périssables, nulle part, en effet, nous n'y voyons ces conseils revêtir un caractère d'obligation ; loin de se confondre, le christianisme et le communisme sont donc, au contraire, complétement opposés l'un à l'autre ; le premier se fonde sur l'amour, et, par conséquent, sur la liberté ; le second sur la contrainte. Le premier commande la résignation, le sacrifice ; le second, la spoliation. Citons pour mémoire les théories de Thomas Morus dans son *Utopie*, celles de Campanella dans *la Cité du soleil*, celles de Fénelon à *Bétique et à Salante*. Ce sont plus des rêves d'imagination que des théories de raison. L'auteur du *Contrat social*, le communiste Jean-Jacques, ne fournit même pas à la critique un système à combattre ; son esprit est trop paradoxal et trop fréquent en contradictions pour être discuté.

Il n'en est pas de même de Mably, dont la théorie est complète, qui proscrit les beaux-arts, qui pose en principe l'égalité physique, intellectuelle et morale de tous les hommes, et aboutit, selon l'expression spirituelle de M. Franck « à la création d'une sorte de pénitencier général en guise de société. » Après Mably, un seul progrès reste à faire : c'est de mettre ou de chercher à mettre en action le communisme.

Babeuf eut cette gloire. On sait comment il comptait créer sa république des égaux en brûlant quiconque y ferait de l'opposition. Pour fonder la société sur le principe de la fraternité humaine, il commença par exciter au meurtre, au pillage, à l'incendie : les pétroleurs de 1871 ont fait ce que le conspirateur du Directoire n'avait pu que projeter ; on a vu les résultats au point de vue de la liberté et de l'égalité. C'est qu'en réalité le communisme, son histoire le prouve assez, n'est pas un système, mais « un nom qui recouvre des passions et des appétits. » Contemporain de l'humanité elle-même, nous l'avons vu régner tour à tour dans les sociétés théocratiques de l'Inde et de l'Egypte, où la caste sacerdotale dominait, et dans les républiques guerrières de Sparte et de la Crète, où une race privilégiée vivait du travail d'une autre race conquise et vouée à un éternel esclavage. Oui, c'est dans le domaine théorique, la république de Platon, république toute aristocratique, qui part du principe de l'inégalité des hommes pour mettre le gouvernement aux mains du petit nombre, et qui arrive à considérer l'esclavage, non plus même comme un fait, mais comme une éternelle condition de l'ordre social. Arrive le christianisme, où on a prétendu trouver le socialisme, et où nous n'avons pu découvrir que le renoncement volontaire ; il produit d'abord les communautés monastiques, instituées dans un but religieux et non social, et qui, d'ailleurs, ne peuvent vivre qu'en profitant des ressources que leur fournit la société instituée à côté d'elles,

puis le mouvement de ces sectes innombrables qui, au nom du Christ, ont demandé le partage des biens et l'émancipation des sens.

Organisé d'une façon théocratique ou guerrière dans l'antiquité, revêtant un caractère inspiré et religieux au moyen âge, le communisme est donc frappé partout de stérilité et impuissant à rien fonder, condamné à périr par le seul fait de sa propre nature. Il ne réussit pas mieux à produire sa justification rationnelle lorsqu'il essaye de prendre une forme philosophique ; enfin, Babeuf, l'homme d'action de l'école, nous a montré jusqu'à quels excès pouvait se porter son fanatisme ; l'ouvrage de M. Frank s'arrêtant ici, nous n'entreprendrons pas de réfuter les systèmes plus récents des Fourrier et des Saint-Simon, qui ne sont, d'ailleurs, que la répétition des mêmes erreurs et des mêmes contradictions.

Nous pouvons, maintenant, tirer des conséquences : le communisme, soit qu'il s'appuie sur le droit de la force comme dans l'antiquité, soit qu'il parle de charité et d'amour comme au moyen âge, soit qu'il raisonne et cherche à se démontrer par la liberté pour obéir au sentiment général des sociétés modernes, aboutit toujours aux mêmes résultats : destructeur de la propriété et de la famille, il n'a qu'une conclusion : l'égalité de tous dans l'esclavage de chacun.

Quant au socialisme moderne, loin d'être un progrès ou même une doctrine nouvelle, il n'est que le retour à un état primitif ou à des théories imaginaires dont la conscience des peuples et l'expérience de l'humanité ont, depuis longtemps, fait justice : il est, comme dit M. Frank, aussi ancien que l'envie, que la sensualité, que la paresse, car il ne consiste, le plus souvent, que dans ces passions érigées en principes et transformés en droits. Proudhon l'a caractérisé d'un mot, en l'appelant : la religion de la misère.

Une petite définition du socialisme ou de la Commune

qui nous paraît résumer toute la question en trois mots :

SOCIALISME : L'ENVIE..... EN ACTION.

LVII

Karl Marx. — L'Internationale. — La Ligue internationale. — Son but. — L'organisation du monde moderne doit périr. — Une capitale de perdue, dix de retrouvées. — L'araignée et sa toile. — Laisserons-nous faire ?

(L'intrépidité des soldats de Catilina est prouvée, après la bataille, par l'inspection de leurs blessures. Pertes considérables des vainqueurs.)

Jusqu'en 1848, le communisme n'était guère que le rêve d'une secte. Ce rêve dominait dans quelques têtes excentriques de France, d'Allemagne et d'Angleterre, et ces têtes, toutefois, n'appartenaient pas à des fous, mais à des hommes instruits, jouets de leur imagination. En France, ce rêve devint une croyance, et cette croyance prit racine dans les classes ouvrières. Toutefois, l'on ne songeait pas encore à la mettre en pratique : cette tâche fut remise à une autre époque. Après l'agitation révolutionnaire de 1848, on parvint, à Londres, à réunir ces deux éléments : la haine des têtes excentriques contre l'état de choses existant, et le besoin instinctif et chimérique des classes ouvrières de se mettre à la place de ceux qui règnent et jouissent, pour dominer et jouir à

leur tour. Charles Marx, juif de naissance, originaire de la Prusse rhénane, se mit à la tête d'une vaste conspiration qui avait pour but de créer le communisme pratique.

Dès lors cette secte, d'abord lente et vague, devint la plus puissante de toutes les sociétés secrètes. Depuis plusieurs années, Londres abritait une foule de proscrits rongés de dépit en songeant aux motifs de leur exil. Charles Marx eut le talent d'exploiter ces haines latentes et de les organiser pour les faire tourner au profit de sa théorie. Chaque groupe de ces proscrits avait sa théorie, et la plupart de ces théories avaient un cachet séparatiste : elles étaient entachées des erreurs, des utopies et des tendances nationales de chacun d'eux, suivant sa nationalité. Il s'agissait de trouver un levier universel propre à être appliqué et utilisé partout ; ce levier, Marx le trouva dans le mécontentement des travailleurs. Il fonda une association secrète, affranchie de toute idée de nationalité ou de gouvernement. Il comprit qu'il serait plus difficile de mener à bonne fin une conspiration particuliste qu'une conspiration universelle, parce que les moyens d'action de la première seraient nécessairement plus limités. Il s'efforça donc de masser autant que possible les éléments de mécontentement répandus dans tout le monde civilisé. Il ne parvint à gagner pour sa cause que les esprits les plus aigris et les plus décidés ; mais c'étaient aussi les plus propres à être utilisés. C'est ainsi qu'il forma son état-major. Dès lors, il s'agissait de former une armée avec les travailleurs mécontents de tous les pays. Pour y parvenir, il créa un système d'émissaires, d'agents voyageurs, d'agitateurs patents ou latents. Il y eut une direction centrale, laquelle, au moyen d'un système ingénieux de ramifications, correspondait régulièrement avec tous les membres du corps. Ainsi naquit la Ligue internationale.

Son but est d'abolir la production capitaliste, c'est-à-

dire que les facteurs de la production doivent perdre le caractère de la fortune individuelle, de la propriété ; tous les éléments producteurs, les choses, les personnes, les talents, etc., doivent appartenir à tout le monde ; les représentants de la commune doivent diriger l'emploi des forces et en répartir le produit entre tous. Et comment la commune doit-elle se constituer ? Il paraît que c'est en formant de petites communautés d'ouvriers, lesquelles, en se réunissant, forment à leur tour des communautés plus grandes, ou même la grande communauté universelle. Chaque commune est gouvernée par une sorte de dictateur, et toutes les communautés réunies par un chef suprême qu'on pourrait appeler un dictateur général. Tous ces chefs sont créés par voie d'élection.

On voit que pour arriver à l'abolition de la production capitaliste, il faut que l'organisation actuelle périsse, avec tous les principes qui lui servent de base.

Il est probable que déjà, en 1866, Marx aurait profité de la guerre austro-prussienne pour organiser un soulèvement d'ouvriers, si elle n'avait cessé si rapidement. Il est certain que Marx a prévu la guerre franco-allemande, et qu'il se proposait d'en profiter sur une large échelle. Cette fois, ses projets furent contrariés par l'extrême rapidité des victoires de l'armée allemande.

Ces événements eurent pour conséquence d'exalter le sentiment national des Allemands, et de stimuler plus que jamais le sentiment national des Français. Dès lors, l'atmosphère n'était point favorable à la propagation des passions sociales. C'est pourquoi la ligue ne put commencer à agir que quand il n'était plus temps. On voulait faire triompher la ligue en France, et conserver le plus longtemps possible la paix avec l'Allemagne.

On espérait pouvoir faire sauter plus tard la nationalité allemande et les gouvernements allemands comme une machine trop chargée de vapeur. Tels étaient pro-

bablement les projets des chefs invisibles de la ligue, et ce programme a été, pour ainsi dire, exécuté fidèlement par les non-initiés. Quand il fut démontré que le gouvernement siégeant à Versailles ne pouvait être dompté ni par voie diplomatique, ni par les armes, la ligue se mit à incendier Paris, pour faire comprendre à l'adversaire, cette fois encore vainqueur, quel ennemi il avait devant lui : un ennemi qui, quoique vaincu et massacré, renaît toujours et partout de ses cendres.

Grâce à l'armée de Mac-Mahon, le club international de Paris est effondré par les boulets, mais la société reste debout, ou, pour mieux dire, sous terre. « Elle a perdu, dit Jouvin, des hommes, beaucoup d'hommes dans l'insurrection réprimée ; pas un seul de ses rouages n'a été atteint. Quand elle eût été écrasée à Paris sous les écroulements de l'incendie allumé par la main scélérate de ses commis-voyageurs cosmopolites, elle était certaine de se relever à Londres, à Dublin, à Bruxelles, à Madrid, à Lisbonne, à Genève, à Francfort, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. Une capitale de perdue, dix de retrouvées ! Et avec les capitales, les villes ; et avec les villages, les hameaux. Figurez-vous une araignée monstrueuse qui, tapie dans un des angles obscurs de Londres, tisse une toile immense dans les vastes sous-sol de l'Europe civilisée. La proie qu'elle guette, c'est le capital d'abord, puis tout ce qui, par la foi, l'imagination, le génie, l'esprit, s'élève vers les sommets lumineux : un Dieu, une loi, un idéal. Son rêve est de supprimer le cerveau de l'humanité pour en élargir le ventre.

« Vaincue momentanément à Paris, il lui reste l'Europe et peut-être le monde. Si le monde veut périr, il la laissera faire ? »

APPENDICE

Un autre drapeau. — La Contre-Internationale. — Ligue universelle des conservateurs. — Ses considérants. — Une pétroleuse-poëte. — Une menace. — Le mot de la fin.

Away! away!
(BYRON, *Mazeppa.*)

En avant! en avant!

Je pensais clore mes pages par cette interrogation à mes lecteurs : Laisserons-nous faire l'Internationale ? Et comme je soumettais cette interrogation manuscrite à un de mes amis du journalisme parisien, il me parla ainsi : Non, nous ne la laisserons pas faire. Unissons-nous, nous triompherons de l'Internationale, et tous ses efforts viendront se briser contre l'alliance des conservateurs et des honnêtes gens de tous les pays.

Eh quoi! nous, hommes d'ordre, nous sommes au moins aussi nombreux, nous sommes plus intelligents, plus instruits, plus patients, et, ce qui ne gâte rien, plus riches que nos adversaires, et, EN NOUS LIGUANT, nous ne parviendrions pas à en triompher ? Nous ne parviendrions pas à les réduire au silence, à l'impossibilité de nuire ?

Alors, lui répondis-je, que la propagande du bien soit universelle comme l'est celle du mal. Créons dès aujourd'hui, organisons une vaste association. Ne craignons pas de la nommer : la *Contre-Internationale.* Faisons un appel, et formons une ligue plus désintéressée, plus généreuse, plus large en idées et plus féconde

que la ligue du XVIe siècle. Formons la ligue universelle des gens honnêtes pour l'œuvre du salut et de la rédemption sociale de notre France et de l'Europe.

Et mon ami d'ajouter, non sans une franche audace qui, certes, lui fait honneur : Mettons en rapports constants tous les gens bien pensants, parquons dans une sorte de *quarantaine* tous ceux que leur passé fait connaître comme affiliés à l'Internationale, et établissons un cordon sanitaire qui protégera contre l'infection les esprits timorés, les hésitants et les faibles.

Ce dialogue sommaire et quelques conversations sérieusement engagées dans les salons de l'intelligent directeur de *la France nouvelle* (1), furent le germe de la grande association qui, aujourd'hui (29 février 1872), a un nom et un titre pleins de force : *la Contre-Internationale*, un sous-titre plein de promesses : *Union des honnêtes gens*, des statuts pleins d'allures énergiques comme il convient à une société militante, un conseil général composé de personnages les meilleurs et les plus influents, en un mot, une vaste société qui s'accroît petit à petit, et marche pas à pas vers un succès certain. Elle peut dire déjà comme le poëte :

« Ma bienvenue au jour sourit dans tous les yeux (2). »

Elle a lancé ses programmes partout : dans chacun des états menacés par l'Internationale, dans chaque province, dans chaque département, dans chaque canton, dans chaque ville, dans chaque bourgade, dans chaque maison. Elle attend qu'on se range sous son ardente bannière, où chaque membre sera comme un soldat qui recevra résolument le mot d'ordre pour courir sus à l'Internationale, et pour opposer à ses agissements antireligieux, antinationaux et anticivilisateurs des agis-

(1) M. Ant. Azur, 24, rue Taitbout.
(2) *Chénier.*

sements religieux, sociaux et civilisateurs. Femmes d'ordre et de cœur, nobles, bourgeois, capitalistes, propriétaires, rentiers, agriculteurs, paysans, négociants, manufacturiers, patrons, ouvriers, hommes de travail et hommes d'étude, magistrats, soldats, prêtres ! En avant ! en avant ! Vous êtes l'*Ennemi !* L'Internationale vous hait, car c'est vous qui seuls pouvez arrêter et briser les flots de son invasion barbare, dont elle menace le monde. Pour ne pas être entraînés et écrasés vous-mêmes par d'autres flots plus forts peut-être que les premiers, et qui, déjà, s'amoncellent et grondent à nos portes, à Londres, à Genève, à Bruxelles, à Madrid et ailleurs ; unissez-vous, et, à l'association dite Internationale des travailleurs, opposez la Contre-Internationale des conservateurs.

Comme dernière page, je livre à mes lecteurs les considérants et quelques fragments des statuts de la Contre-Internationale. Après lecture de ces fragments, ils adresseront leurs noms, je l'espère, et leurs adhésions motivées *au siége social de la ligue : 13, rue du Helder, à Paris.*

Acta non verba : des actes et non des paroles, ou bien des paroles comme celles-ci qui, dès demain, se formuleront et se traduiront en actes virils pour la cause sociale si compromise aujourd'hui :

« Considérant :

« Que l'*Association Internationale des Travailleurs,* qui s'était donné pour but avoué l'amélioration du sort de l'ouvrier, n'a jamais visé qu'au renversement de l'ordre social ;

« Que les grèves ruineuses qui se sont déclarées par ses soins depuis qu'elle est devenue puissante par le nombre, ainsi que les actes horribles de la Commune, éclatant, sous la direction de ses principaux chefs, au lendemain de nos désastres, nous sont des preuves irré-

cusables que cette Société ne s'arrêtera devant rien pour arriver à l'accomplissement des projets secrets de ses chefs, qu'elle se prépare sans trêve ni répit à recommencer une lutte plus terrible encore que la première, s'il est possible, ce qu'elle ne cache pas, puisque ses *organes officiels* ne craignent pas de l'avouer hautement ;

« Qu'elle a publiquement reconnu *siens* tous les actes de la Commune, par l'adjonction des réfugiés de la Commune de Paris à son Conseil général ;

« Que la loi qui s'élabore à l'Assemblée nationale sera insuffisante pour parer au retour des actes odieux auxquels nous avons assisté, attendu qu'elle ne peut s'appliquer qu'en cas de *commencement d'exécution* puisqu'elle ne juge que du fait et non de l'intention, que c'est ce *commencement d'exécution* qu'il importe de prévenir, et que, conséquemment, c'est la société elle-même qui doit prendre les mesures nécessaires à sa défense.

« Par ces raisons :

« Il est fondé une Société ayant pour but :

« 1° D'arrêter l'essor croissant de l'*Internationale;*

« 2° La surveillance incessante, par tous ses membres, des faits et gestes de l'*Internationale*, de façon à pouvoir se trouver prête à combattre immédiatement et efficacement toutes ses manœuvres ;

« 3° Enfin d'arriver le plus promptement possible à l'anéantissement complet de l'*Internationale*, ou du moins à la rendre impuissante.

ABRÉGÉ DES STATUTS

(Délibéré en Comité d'initiative et votés à l'Assemblée générale du 29 février 1872).

« Article premier.

« Une Association est établie pour procurer un point central de communications entre les conservateurs, pro-

priétaires, producteurs, travailleurs des différents pays, aspirant au même but, savoir :

« Le maintien de l'ordre, le respect de la liberté individuelle, de la Religion, de la Propriété, de la Famille.

« Hommes et femmes sont également admis à faire partie de l'Association.

« Le prix de la cotisation a été fixé, pour toute la France, à cinq centimes par chaque membre et par semaine.

« Art. 2.

« Le titre de cette Société est la *Contre-Internationale*, Union des honnêtes gens.

« Art. 3.

« *But de la Société.*

« La *Contre-Internationale* a pour but de défendre la Société contre les principes pernicieux de l'*Internationale*, à l'aide des moyens employés par l'*Internationale* elle-même, — et surtout en éclairant les ouvriers, — en améliorant leur sort, — et en les soutenant dans les cas de grève, de gêne, de maladie et de chômage.

« La Société prête en outre son concours aux patrons, notamment contre les grèves déterminées par les manœuvres de l'*Internationale.*

« Art. 16.

« *De l'appui donné aux membres* (Conformément à l'article 3 qui définit le but de la Société).

« Chaque membre de la *Contre-Internationale* reçoit, tant dans sa localité même, que de ville en ville, de commune en commune, de pays en pays, l'appui *moral* et *effectif*, au besoin, des membres de l'Association.

« Art. 17.

« *Admission des Membres.*

« Quiconque adopte et défend les principes de la *Contre-Internationale* peut en être reçu membre.

« Les demandes d'admission sont adressées au Secrétaire-général, 13, rue du Helder, Paris. »

MEMBRES DU COMITÉ DE PROPAGANDE.

MM. le Marquis E. de Strada, *Président.*
G. La Porte, *Vice-Président*;
Le Comte d'Autroche, chef d'escadron en retraite;
Antonio Azur, directeur de la *France Nouvelle;*
Manuel Barbier de Hérat, ancien élève de l'Ecole Centrale;
Julien Caplane, comptable;
Lodoïs Canteloube de Malaret, ancien commandant;
Delatre, propriétaire;
Léon Douard de Fleurence;
L'abbé P. Huot, du clergé de Paris;
L'abbé J.-B. Jaugey, docteur en théologie;
Le Comte de Loynes, propriétaire;
Lefebvre, sculpteur sur bois;
L.-A. de Montluc, avocat, docteur en droit A. I. A.;
Monnier, fabricant;
E. Pouillet, avocat à la Cour d'appel;
Adrien de Riancey;
Richard, doreur sur métaux;
Le comte F. de Strada;
Thiéblin, avocat à la Cour d'appel.

Secrétaire-général provisoire: M. Alfred Azur.

Les dons volontaires pour frais de propagande peuvent [êt]re adressés en mandat de poste au secrétaire général.

Mais, direz-vous, nous avons vaincu l'Internationale en 1871 en écrasant son œuvre ! la Commune ; elle est impuissante aujourd'hui ; de longues années se passeront avant qu'elle ose relever la tête ? — Mais non ! vous ne l'avez pas vaincue, elle est de la race d'Antée, elle ne touche la terre que pour y puiser de nouvelles forces, elle ne se roule dans le fossé où vous l'avez couchée que pour mieux vous couvrir de boue quand elle se relèvera. Sa haine est inassouvie. Lisez ces quatre lignes de menace du *Vermesch-Journal* (31 décembre 1871) :

« Ce que vous avez vu n'est rien, bonnes gens de Paris, propriétaires de la rue Saint-Honoré et bourgeois du Marais ! Ce que vous réserve 1872 fera dresser vos cheveux sur vos crânes : alors vous aurez le droit de parler de la Commune de Paris !... »

Et ces vers, datés de la prison de Versailles, et signés par une pétroleuse condamnée :

Nous reviendrons, foule sans nombre,
Nous reviendrons par tous chemins ;
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
Nous viendrons, nous serrant les mains !

Oui, nous reviendrons, ô mes frères !
Nous reviendrons morts ou vivants,
Partout sous les rouges bannières,
On écrasera les tyrans !

Oh ! quand viendra notre revanche,
Vous expierez tous vos forfaits,
Pâles faiseurs de terreur blanche,
Allez ! vous dormirez en paix !

Cela se passe de commentaire, n'est-ce pas ?

Non ! et ce commentaire le voici : Ne nous laissons pas insulter impunément par ces sales faiseurs de terreur rouge ! Ils nous menacent d'une nouvelle Commune, d'une nouvelle explosion internationale, plus terrible et plus sauvage que la première. N'ayons pas peur, liguons-nous, et la victoire définitive nous restera.

Malgré les agitations fiévreuses de notre politique française, malgré la présence odieuse de l'étranger sur notre sol, n'oublions pas l'Internationale. Édictons une loi contre elle. L'amnistie du dédain ne suffira pas : elle se rirait d'un pareil soufflet qui ne fait monter le rouge au front qu'aux gens délicats, et l'Internationale ne se pique point de délicatesse. L'Assemblée de Versailles, malgré les criailleries de quelques affiliés égarés dans ses rangs, conclut à une loi pénale contre cette association. Elle veille ainsi au repos de la France et à la sauvegarde de ses intérêts les plus chers. L'application de cette loi sera-t-elle énergiquement conduite ? Nous l'espérons.

A Rome, au temps de la conjuration catilinasque, quand il fallut se prononcer sur les coupables, les avis furent contraires : les uns opinèrent pour la clémence, les autres pour la juste sévérité. Cicéron quoique soutenu, faiblissait; mais cette quasi-mollesse des meilleurs esprits de la République romaine ne tint point devant les véhémentes invectives de l'inexorable Caton.

Un soir, le consul mena le conjuré Lentulus à la prison, à travers le Forum agité. Lentulus et ses complices furent étranglés dans l'immonde cachot qui fut depuis le cachot Tullien, plus tard la prison de Saint-Pierre, et où avait été jeté Jugurtha, qui y mourut.

Cicéron, revenant de ce lieu d'exécution entouré de torches et de flambeaux, laissa tomber ces paroles fatidiques dans la foule qui l'attendait pour l'applaudir : « *Ils ont vécu !* »

Paris, 18 mars 1872.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

